

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

La politique de neutralité de Jacques van Artevelde
L'histoire militaire
René Benjamin, le portraitiste passionné
En quelques lignes...
La Passion de Vincent van Gogh
Le régime alimentaire de l'esprit allemand
Lectures.

Vicomte Charles TERLINDEN
Hilaire BELLOC
Fernand DESONAY
* * *
Marcel SCHMITZ
Roger de CRAON-POUSSY

Bruxelles, 57, rue Royale

Tel. 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16



87-89, avenue du Midi
BRUXELLES

Hermétisation métallique et SYSTÈME BREVETÉ — Calfeutrage

Suppression radicale de tous courants d'air passant en dessous et par les jointures des portes et fenêtres.

Nos joints en bronze sont d'une efficacité **ABSOLUE** et **GARANTIE** parce qu'

ILS S'ENCASTRENT DANS LE BOIS

Suppression des poussières et infiltrations d'eau empêchent déperditions de chaleur et font réaliser économie de combustible de 25 à 30 %.

Procédé **INVISIBLE**, **DURABLE** et **HYGIÉNIQUE**.

Prix forfaitaire pour Namur et environs, 8 fr. le m. courant placé. Guillotines, 10 fr.

L'HERMÉTISATION, 36, rue Julien Colson
Salzennes (NAMUR) Compte Chèque Postal : 126.886



Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin
Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 628. Belgis
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

LES PROJECTEURS CINÉ BOLEX - PAILLARD

FABRICATION SUISSE DE HAUTE PRECISION

LES BIFILMS ET TRIFILMS
de l'avis des Spécialistes les plus autorisés,
sont ceux convenant le mieux au

CINÉMA ÉDUCATIF

Agents pour la Belgique et le Grand-Duché

CINAMEX S. p. r. l.
21, av. aux Camélias, **MERXEM** (Anvers)

EXAMEN SCIENTIFIQUE DE LA VUE et LUNETTES exactement adaptées

Service de l'optométriste D. de ROOS

OPTIQUE SCIENTIFIQUE

26, avenue de France — **ANVERS**
Conditions spéciales pour congrégations religieuses

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE A COUDRE

SINGER sera toujours
la meilleure

FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Plac'ers,
Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER**
en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la
réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

à **RENORY-OUGRÉE (Belgique)**

Usines à Renory-Ougrée et à Neder-over-Heembeek (Marly)

Produits chimiques organiques.

Méthanol.
Méthylène Régie pour dénaturation.
Formol.
Hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique.
Trioxyméthylène.
—
Alcool éthylique.
Acétone B. G. S.
Ether sulfurique.
Ether dichloré.
Dichloréthane.
Glycol.
Antigel S. B. A.

Produits chimiques minéraux.

Ammoniac anhydre.
Alcali volatil, commercial et chimiquement pur.
Acide nitrique toutes concentrations.
Nitrates d'ammoniaque et de soude pour explosifs.
Nitrate de potasse.
Chlorure ammonique salmiac).
Anhydride sulfureux.
—
Engrais azotés.
Ammoniacaux, nitriques, mixtes et composés.
Cyanamide S. B. E.

Matières plastiques.
Azolone — Urazone.

Résines et vernis synthétiques.
Poudres à mouler.

Insecticides et fongicides.

Appareils de pulvérisation.

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A GOUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S, E, P,

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ I

BELGIAN GULF OIL C^y S^{te} A^{me}, 99, avenue de France. Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHÉNEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESOENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars), Tuyauteries en toles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

SOCIÉTÉ ANONYME **de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques**

Ancienne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR

Usine : Saint-Marc (Namur)

Téléphone : 302 Adr. télégr. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques

Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatis - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Email :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables

Seul fabricant de l'email « LUXOR »

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brulage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Etabliss. FIDELE MAHIEU

98, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement,
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Clouterie & Tréfilerie des Flandres, s.a.

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier clairs, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés,
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles
pour moustiquaires.

Trellarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

Flor. DE LAET

ASSURANCES

TRANSPORT - INCENDIE - VOL
ACCIDENTS - VIE - PERTE DE
BÉNÉFICES - AUTO - RESPON-
SABILITÉ CIVILE - BIJOUX
— CHASSE - RISQUES DIVERS —

TÉLÉPHONE
258.09 (2 lignes)

TÉLÉGRAMMES
FLORDELAET

BUREAUX
LONGUE RUE NEUVE, 21-23
ANVERS

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND **E. J. DE MEYER**

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et dimensions pour toutes les Industries, pour tous les usages. Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.
Prix sur demande.

Appareils Sanitaires

EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtral

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux
et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

La Société Anonyme
des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR
(Anciens Établissements Th. Finet)
à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique
Un abri collectif avec sas à air
Des dispositifs pour renforcement des
planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc
— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone Andenne 14 (quatre lignes)

ZINO OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINO BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arsenate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

ATELIERS DE LA DYLE

LOUVAIN

CHARPENTES MÉTALLIQUES
RÉSERVOIRS

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions
Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES - PETIT GRANIT - POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Tél. LIÈGE 605,59 Reg. du Com. Liège 916 Ch. P. 109.814

Bieuvlet, Redoté & C^{ie}

SOCIÉTÉ EN NOM COLLECTIF

Tuyauteries en acier étiré et en tôle soudée
- pour tous usages et toutes pressions -
Réservoirs soudés -:- Serpents
- Exécution de tuyauteries suivant plans -
Soudure oxyacétylénique et soudure électrique
Travaux pour Mines, Sucreries, Briqueteries et Carrières
Bruleurs automatiques au charbon BUREAUX & ATELIERS :
pour chauffage central 340, rue Branche, Ans

Métallisation des Flandres

S. P. R. L.

57-59, Vieux Chemin de Bruxelles - Gentbrugge

Toutes métallisations par projection
(zinc-aluminium-cuivre-plomb, etc.)

Faites métalliser au zinc toutes les menuiseries
métalliques exposées à l'humidité.

DEVIS ET ÉTUDES SUR DEMANDE.

STOCK IMPORTANT DE 1^{er} CHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÈGE

Téléphone 144.32

COMPAGNIE ANVERSOISE de Produits Chimiques

Soc. Anon.

21, Kipdorp — ANVERS

Adresse télégr. : Canverchim

Téléphones 255.90 - 91 - 92

Minium de plomb pur poudre "COOKSON"

Tous produits industriels chimiques selon circulaire
que nous tenons volontiers à la demande des intéressés

AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

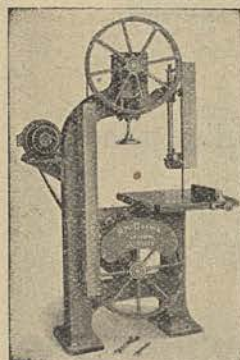
S. A.

Rue du Verger

ANVERS

Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande:



ANCIENNES USINES

Alphonse DECOCK

Succ. : RENÉ ET MARIE DECOCK

La Hestre-lez-Mariemont

Téléphone : 1478 La Louvière

MACHINES A BOIS

Scies à ruban — dresseuses — mises
d'épaisseur — toupies mortaiseuses
— affûteuses combinées universelles

AGENTS EXPORTATEURS
SONT DEMANDÉS

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE PLAFONNAGE
CIMENTAGE — BADIGEONNAGE
RÉPARATIONS — TRANSFORMATIONS

M^{me} V^{ve} J.-F. HELLINCKX & FILS

BUREAUX ET ATELIERS :
17-19, rue de la Croix-de-Pierre
BRUXELLES
Téléphone : 37.07.70

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.58.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

Établissements **P. COLLEYE, s. a.**

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.89.76

Pierres blanches
Marbres - Granits
Pierres reconstituées

A^{NC.} E^{TS} SOILLE F^{RES} S.A.

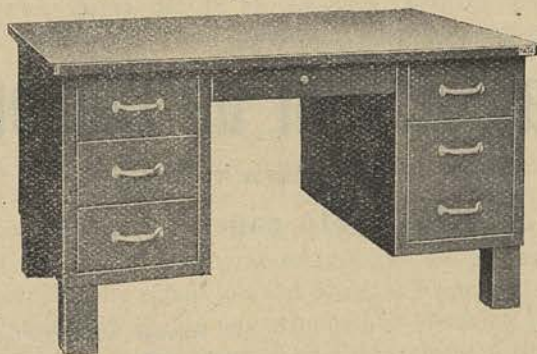
Avenue du Port, 106, Bruxelles

FATA Meubles en acier

fabriqués par

S. A. FAVETA

La Louvière-Bouvy — Tél. L. L. 76



Usine spécialement outillée pour :

la fabrication de bureaux, classeurs, rayonnages
et armoires-vestiaires ainsi que tous autres meubles
standard et hors série.

Nombreuses références
des principales firmes et administrations du pays.

FINI IMPECCABLE

SOLIDITÉ A TOUTE ÉPREUVE

Etude et devis gratuits de toute installation.

**Tôlerie Mécanique
du Centre**



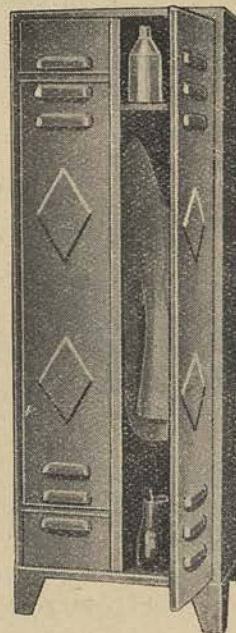
28, r. Edouard Anseele
LA LOUVIÈRE
Téléphone : La Louvière 539

Tuyaux à ailettes en acier pour
chauffage à eau chaude, par vapeur
à basse pression, par vapeur à haute
pression. — Grande facilité de
montage. — Adhérence parfaite
des ailettes au tube.
Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et
rayons brevetés, meubles métal-
liques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUITISSAGE
Tous travaux en tôle jusque
4 mm. d'épaisseur, en cornières,
tés, plats, jusque 60 mm.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones I
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

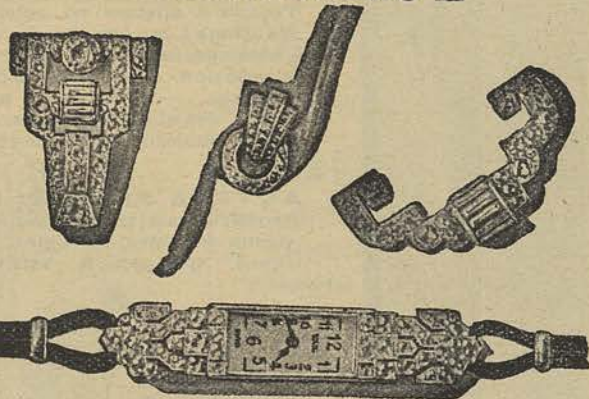
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



Le montre DUOPLAN.

ÉDITIONS



CASTERMAN

TOURNAI

C. C. P. : Bruxelles 219.47

PARIS

C. C. P. : Paris 676.68

Vient de paraître :

La Passion de l'Amour

par M. l'abbé A. Themmen.

In-12 de 116 pages : 9 francs

Cet ouvrage s'adressant non seulement aux prêtres, mais au grand public, est appelé à éclairer les esprits, à les préparer à la lutte contre les excès de la passion et en particulier à leur montrer la voie du devoir dans l'état du mariage.

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La politique de neutralité de Jacques van Artevelde
 A propos d'histoire militaire
 René Benjamin, le portraitiste passionné
 En quelques lignes...
 La Passion de Vincent van Gogh
 Le régime alimentaire de l'esprit allemand
 Lectures.

Vicomte Charles TERLINDEN
 Hilaire BELLOC
 Fernand DESONAY
 * * *
 Marcel SCHMITZ
 Roger de CRAON-POUSSY

Les leçons de l'Histoire

La politique de neutralité de Jacques van Artevelde

Avant même qu'elle eût été constituée dans sa forme actuelle et que le Grand Duc d'Occident, Philippe le Bon, eût réalisé son unité, la Belgique eut toujours la plus grande peine à ne pas se laisser entraîner dans les conflits qui mettaient aux prises ses grands voisins. Ainsi, dès le Moyen-Age, s'affirma pour nos provinces la nécessité d'une politique d'indépendance et de neutralité.

Cette politique était d'autant plus difficile à observer qu'à cette époque le concept juridique de la neutralité n'était pas encore formé et qu'en cas de guerre chacun des belligérants faisait sien l'adage : « Qui n'est pas avec nous est contre nous. » On ne pouvait donc être considéré que comme un allié ou comme un ennemi et, dès que les grandes guerres de prédominance en Europe occidentale eurent mis aux prises la France et l'Angleterre, la plus importante de nos principautés féodales, le comté de Flandre, se trouva aux prises avec d'inextricables difficultés.

On le vit déjà lorsque le roi d'Angleterre Edouard I^{er} eut, en 1293, déclaré la guerre à Philippe le Bel. Le comte de Flandre, Guy de Dampierre, pris entre ses obligations de vassalité à l'égard du roi de France et les intérêts économiques de ses sujets, essaya vainement de pratiquer une politique de neutralité entre les deux grands monarques, sans autre résultat que d'attirer sur lui-même et sur son comté les plus cruels malheurs.

Semblable politique de neutralité fut cependant pratiquée

avec succès, pendant quelque temps du moins, par Jacques van Artevelde. Tant par cette politique que par ses efforts en vue d'une unité nationale, caractérisés par les traités permanents conclus en 1337 et 1339 entre la Flandre, le Brabant et le Hainaut, le *sage homme de Gand* joua un rôle de précurseur et pratiqua, en quelque sorte, avant la lettre une politique belge qui mérite de retenir l'attention.

* * *

Lorsque en 1328, à la suite de l'extinction, en la personne de Charles le Bel, de la dynastie des Capétiens directs, le roi d'Angleterre Edouard III eut réclamé la couronne de France du chef de sa mère Isabelle, sœur du roi défunt, et, pour faire valoir ses droits contre l'héritier agnatique Philippe de Valois, eût déchaîné la guerre de Cent-Ans, la Flandre se trouva dans une situation particulièrement critique.

Le comte de Flandre, Louis de Nevers, gendre de Philippe le Long, était un prince entièrement français par le caractère, les sympathies et l'éducation. Il se déclara immédiatement en faveur de Philippe VI de Valois, en qui il reconnaissait son légitime suzerain et à l'égard de qui il était lié par les liens de la reconnaissance pour l'avoir, quelques mois plus tôt, remis en possession de son comté. Par contre, ses sujets étaient loin de partager



cette manière de voir. Le traité d'Athis-sur-Orge du 5 juin 1305, connu sous le nom de *Paix d'iniquité*, avait par ses clauses draconiennes laissé subsister la plus grande animosité entre la Flandre et la France, à qui Robert de Béthune avait dû abandonner Lille, Douai et Orchies et consentir d'autres humiliantes concessions, tant sur le terrain politique que dans le domaine financier. La chose avait paru, d'autant plus pénible aux Flamands que les souvenirs des Matines brugeoises et de la victoire des Eperons d'Or étaient restés vivaces. Cette animosité avait encore grandi à la suite de l'intervention française en faveur de Louis de Nevers contre ses sujets révoltés et de l'écrasement des milices communales par l'armée royale, au pied du mont Cassel, le 23 août 1328. Aussi les communes flamandes voyaient-elles dans la guerre qui venait d'éclater entre les couronnes d'Angleterre et de France le moyen de reprendre leur entière liberté et notamment de s'affranchir de l'humiliante clause du traité d'Athis prescrivant que les fortifications de Gand, Bruges, Ypres, Douai et Lille seraient rasées sans pouvoir jamais être réédifiées.

A ces raisons d'ordre politique se joignaient des causes d'ordre économique pour pousser les communes flamandes à prendre le parti de l'Angleterre. La prospérité de plus en plus grande de la draperie flamande ne pouvait se passer de la précieuse matière première que lui fournissait l'Angleterre. La laine brute de toute première qualité que les industriels flamands achetaient au delà de la Manche était devenue un élément indispensable de la vie économique du comté.

Aussi, pour pousser la Flandre à se prononcer en sa faveur, chacun des deux monarques rivaux n'hésita pas à employer des moyens à peu près semblables à ceux que, en dépit des progrès réalisés par le droit des gens, nous voyons pratiquer encore de nos jours.

Sur l'ordre de son suzerain, Louis de Nevers n'hésita pas, en 1336, à proclamer la cessation du commerce avec l'Angleterre et à faire arrêter tous les marchands anglais résidant en Flandre. Cette mesure devait provoquer de terribles représailles; le 5 octobre 1336 Edouard III ordonnait à son tour que tous les marchands flamands fussent arrêtés dans son royaume et tous leurs biens mis sous séquestre. Il décrétait en même temps l'*embargo* sur toutes les laines anglaises à destination de la Flandre et s'efforçait d'enserrer les Flamands dans un véritable blocus, s'appliquant à écarter du Zwiyn le commerce hanséatique et à faire prohiber par le roi de Castille l'exportation des laines espagnoles vers Bruges.

* * *

Le chômage de son industrie et la désertion de ses ports furent pour la Flandre une épouvantable catastrophe. On vit se produire, comme de nos jours, des détournements de trafic. La draperie brabançonne profita largement du blocus dont était frappée la Flandre, tandis que l'industrie anglaise de la laine, ainsi protégée d'une façon radicale contre la concurrence flamande, prenait, surtout dans la région de Bristol, un développement rapide.

Dans son beau roman historique *Le Tribun de Gand*, Henri Conscience, qui avait, du reste, soigneusement lu les vieux chroniqueurs, a décrit avec toute la puissance d'évocation de son esprit romantique la misère effroyable qui s'abattit sur la population ouvrière des grands centres industriels par suite de la stagnation de toute vie économique. Des bandes affamées parcouraient les campagnes, pillant les fermes et ravageant les cultures, et s'enfonçaient même assez avant en France. Le comte restait cependant intraitable; plaçant son devoir féodal au-dessus de l'intérêt de ses sujets, il refusait, même sur le plan économique, toute concession à l'Angleterre et s'efforçait, avec des moyens dis-

proportionnés, de répondre par un contre-blocus au blocus britannique.

Profitant du mécontentement qui ne cessait de grandir dans la population, si durement éprouvée, de ce pays dont l'alliance lui eût donné une précieuse base d'opérations contre la France, Edouard III envoya en Flandre une mission composée de l'évêque de Lincoln et des comtes de Salisbury et de Huntington pour entrer en relation avec la bourgeoisie flamande.

Cette mission fut reçue à Gand par un ancien compagnon de captivité de Guy de Dampierre, le vieux Sohier de Courtrai, seigneur de Tronchiennes. C'était, dit Froissart, un « chevalier banneret qui était durement aimé à Gand et tenu pour le plus preux chevalier de Flandre et le plus vaillant homme, et qui le plus hardiment avait desservi ses seigneurs ». Par l'intermédiaire de ce gentilhomme, affilié à la « bourgeoisie foraine » de Gand, les agents anglais entrèrent en relation avec les autorités communales de la grande ville et s'entendirent sur les moyens de mettre fin, par un rapprochement avec le roi d'Angleterre, à la crise qui désolait la Flandre. Poursuivant leur mission dans les différentes principautés des Pays-Bas, les agents britanniques conclurent des traités d'alliance avec l'archevêque de Cologne, le sire de Fauquemont, le marquis de Juliers, le comte de Gueldre et avec le duc de Brabant lui-même, réalisant ainsi l'encerclement de la Flandre, pour le cas où le souverain de celle-ci s'obstinerait dans sa fidélité à la France.

Louis de Nevers, avec une grandeur d'âme à laquelle il faut rendre hommage, ne se laissa ébranler par aucune menace et persista à remplir loyalement son strict devoir envers son suzerain. Il n'avait pas même hésité à affronter la lutte à main armée contre les Anglais et c'était sur le sol flamand que s'était livré le premier combat de la guerre de Cent-Ans. En dépit d'une courageuse résistance, un corps de débarquement britannique avait, le 11 novembre 1337, taillé en pièces, dans l'île de Cadzand, cinq mille hommes d'arme que Louis avait envoyés, sous les ordres de son frère naturel, Guy de Flandre, surveiller les bouches de l'Escaut. Pour la première fois, les archers anglais, tirant à distance, avaient affirmé leur supériorité sur la chevalerie, redoutable seulement dans le corps à corps.

A la nouvelle des tractations avec les représentants d'Edouard III, le comte de Flandre avait fait arrêter Sohier de Courtrai, l'inculpant de haute trahison, et l'avait fait enfermer au château de Termonde. Il avait aussi envoyé une croisière dans les bouches de l'Escaut pour se saisir des agents anglais lors de leur retour, les obligeant ainsi à aller s'embarquer à Dordrecht. Vainement le roi de France s'efforçait-il de se concilier les Flamands en leur remettant une partie de la rente de quarante-mille livres parisis qu'ils devaient payer à la couronne en vertu de la *Paix d'iniquité* et en leur donnant terme et délai pour le reste, et en permettant aux Brugeois de recreuser une partie des fossés de leurs remparts démantelés, puis à les relever complètement. Ces concessions étaient insignifiantes par rapport à la misère de plus en plus affreuse que faisait peser sur le pays la mort de sa grande industrie.

* * *

L'arrestation de Sohier de Courtrai fut l'occasion de la rupture définitive entre le comte et ses sujets. A Gand, qui souffrait plus encore que les autres villes, toutes les classes sociales se réconcilièrent dans l'opposition; la haute bourgeoisie s'unissait aux tisserands, dont, récemment encore, elle avait réprimé sans pitié les tentatives de révolte, et le second jour de Noël 1337 une émeute balayait l'autorité comtale, mettant en avant la forte personnalité de Jacques van Artevelde.

Dans une assemblée populaire, qui se tint, le surlendemain, dans le préau de l'Hôpital de la Biloke, le « sage homme de Gand » exposa les remèdes qu'il fallait apporter à la triste situation dont souffrait le pays. Ce discours-programme est en tout point remarquable. Il était indispensable, disait-il, d'être amis de l'Angleterre, sans laquelle la Flandre ne pouvait vivre, mais on ne devait pas, pour cela, se mettre en guerre avec le roi de France. Il fallait rester neutre entre les deux monarches et pour rendre cette neutralité viable et la faire respecter s'entendre avec les principautés voisines dont les intérêts étaient semblables à ceux de la Flandre. Une neutralité forte, appuyée sur une fédération avec le Brabant, le Hainaut et la Zélande, telle était la solution pleine de sagesse que préconisait van Artevelde.

Ces journées révolutionnaires allaient substituer dans l'histoire de Flandre l'hégémonie de Gand à celle de Bruges. Le 3 janvier 1338 le gouvernement de la ville était constitué et confié à cinq *hoofmannen* et aux trois doyens des tisserands, des foulons et des petits métiers. Jacques van Artevelde était nommé *hoofman* de la paroisse de Saint-Jean (actuellement Saint-Bavon), avec prépondérance sur ses collègues des quatre autres paroisses. On lui confiait ainsi le gouvernement de la cité « *'t beleet van der stede* ».

Quinze jours après son entrée en fonctions, il se mettait en rapport avec le comte de Gueldre, l'un des chargés d'affaires d'Edouard III dans les Pays-Bas. Le roi n'eut garde de repousser ces avances. Il voyait le moyen de s'assurer le concours de la Flandre et, du reste, le commerce britannique lui-même souffrait des mesures restrictives mises à ses exportations, tandis que les éleveurs n'étaient pas parvenus à trouver pour leurs stocks des marchés suffisamment compensateurs. L'*embargo* fut donc levé et un premier envoi de laine put être acheté à l'entrepôt de Dordrecht. Le retour de la précieuse matière première fut salué avec enthousiasme; toute la Flandre se rallia à van Artevelde et le peuple, à en croire l'auteur de la *Chronographia regum Francorum*, le vénérait à l'égal d'un Dieu descendu du ciel pour le sauver.

* * *

Le comte s'obstinait cependant dans sa politique. Après avoir feint d'approuver dans une réunion tenue à Bruges les négociations entamées avec le comte de Gueldre, il faisait un exemple en ordonnant d'exécuter au château de Rupelmonde Sohier de Courtrai, bien que ce vieillard fût retenu au lit par ses infirmités, et, le même jour, il faisait fulminer par l'évêque de Senlis et l'abbé de Saint-Denis une sentence d'excommunication contre les Gantois.

Van Artevelde ne se laissa pas émouvoir par cette intrusion du spirituel dans le temporel; il déclara aux Gantois, un moment troublés dans leur conscience, que : « L'appel au Pape est un droit que nul ne peut nous enlever », ajoutant qu'il avait chargé Jean van den Bossche d'aller consulter les clercs de Liège sur les moyens à employer pour suspendre immédiatement les effets de l'interdit.

En même temps il se préparait à la lutte, car il avait appris que, du château de Male, où il s'était retiré, Louis de Nevers préparait une expédition punitive contre les Gantois. Le roi de France lui-même, arrivé à Tournai, le 9 avril, devait, avec des forces considérables, appuyer son fidèle vassal dans cette opération.

La grosse voix de *Klokke Roelandt* appelle les milices communales aux armes et, profitant des hésitations du roi de France, van Artevelde fait rompre le pont de Deynze. Puis, ayant ainsi coupé les communications entre les forces royales et celles du comte, n'hésite pas à prendre l'offensive contre celles-ci et les

chasse du château de Biervliet, s'ouvrant ainsi la route de Bruges.

Le comte espérait, en flattant les Brugeois et en leur assurant des avantages particuliers, notamment en leur rendant leurs anciens privilèges, tels qu'ils les avaient reçus après la bataille de Courtrai, faire revivre les vieilles rivalités entre les deux grandes villes flamandes. Louis, à la tête de ses hommes d'armes, va planter sa bannière sur la place du Marché, à Bruges, mais, cette fois, le sentiment de solidarité entre toutes les communes de Flandre l'emporte sur l'intérêt local et les milices brugeoises obligent le comte à se retirer dans son donjon de Male.

C'est sur ces entrefaites que van Artevelde, paré du prestige de sa victoire de Biervliet, fait une entrée triomphale à Bruges. L'alliance des deux cités rivales est proclamée et, dans une assemblée plénière, tenue au monastère d'Eeckhout avec les députés d'Ypres et du Franc, on jette les bases d'un gouvernement pour tout le comté, avec une assemblée permanente d'Etats chargée de veiller aux intérêts de la Flandre entière. C'est ce qu'on appela plus tard les *trois membres de Flandre*, qui devaient subsister jusqu'à la conquête jacobine. Le 29 avril 1338, les représentants de toutes les communes de Flandre se rendaient au château de Male et van Artevelde, parlant au nom de tous les habitants du comté, mit le souverain en présence du fait accompli. Louis s'inclina et jura que désormais il maintiendrait les droits et libertés du pays, tels qu'ils existaient avant le *Traité d'iniquité*.

Ainsi la paix était rétablie, l'entente la plus complète régnait entre toutes les villes et châtellenies, comme entre les particuliers, et van Artevelde pouvait, avec une autorité incontestée, se consacrer au bien commun.

* * *

Il importait, avant tout, de stabiliser le système de neutralité indispensable à la prospérité du pays, en restant à l'écart de la lutte entre le roi de France, dont les sentiments hostiles n'étaient guère douteux, et le roi d'Angleterre, qui ne se montrait favorablement disposé à l'égard de la Flandre que pour mieux l'attirer à son parti.

La politique de neutralité devait donc aller de pair avec une politique d'indépendance.

En réponse à un message adressé par Edouard III aux magistrats de Gand, de Bruges et d'Ypres pour leur faire part de ses bonnes dispositions et leur annoncer l'arrivée de plénipotentiaires anglais en Brabant, les communes de Flandre envoyèrent à Anvers, où résidaient le comte de Gueldre, agent du roi d'Angleterre, et les ambassadeurs britanniques, une députation présidée par Jacques Masch. Les négociations aboutirent rapidement à une déclaration, connue sous le nom de *Traité d'Anvers* du 10 juin 1338 et ainsi conçue :

« Henri, évêque de Lincoln, Guillaume, comte de Northampton, Robert, comte de Suffolk, à tous savoir faisons que nous avons traité voie et substance d'amitié avec les bonnes gens des communes de Flandre, en la force et manière qui ci-après s'ensuit :

» Premièrement, ils pourront aller acheter les laines et autres marchandises qui ont été transportées d'Angleterre en Hollande, en Zélande ou en quelque autre endroit que ce soit, et tous les marchands de Flandre qui se rendront dans les ports d'Angleterre y seront saufs et francs de leur corps et de leurs biens, de même qu'en tout autre lieu où les aventures les pourraient assembler.

» Item, nous avons accordé avec les bonnes gens et avec tout le commun pays de Flandre qu'ils ne se doivent point mêler, ni entremettre en aucune manière, par confort de gens ou de

batailles, des guerres de notre Seigneur le Roy et de noble homme sire Philippe de Valois (qui se tient pour roy de France), aidant, ni nuisant, ni l'un ni l'autre, de leur aidance.

» Item, avons accordé que notre Seigneur le Roy, ses gens ou aidants ne doivent point passer par le pays de Flandre, armés ou désarmés... S'il advenait que notre Seigneur le Roy, ses gens ou aidants, voulussent venir en Flandre pour adamagier le sire Philippe (se disant roy de France), adoncques pourront les Flamands aider leur droit seigneur, le comte de Flandre, à faire contre tel propos résistance et défense.

» Notre Seigneur le Roi, ses gens et aidants pourront aller dans les eaux de Flandre sans empêchements, avec leurs navires, et s'il arrivait qu'une tempête forçât les navires anglais à relâcher au hâvre de Swyn ou à L'Ecluse, aussitôt la tempête cessée, ils devraient partir.

» Par les convenances et conditions contenues en ces présentes lettres n'est pas lié le comte de Flandre; il peut servir qui lui semble bon; mais les gens de sa bonne nation, ni les bourgeois, ni les habitants des villes ne serviront dans ce cas au comte de Flandre, en tant que les villes le pourront éviter selon leurs coutumes et franchises.

» Donné à Anvers, le mercredi après le jour de la Trinité (1). »

* * *

Cette déclaration des ambassadeurs anglais constituait un succès de première importance pour la diplomatie flamande. Jamais, sinon le terme même, tout au moins les caractères de la neutralité n'avaient été aussi nettement précisés. Même le droit de passage était interdit et une distinction très nette était établie entre les sujets du comte de Flandre et leur souverain, de façon à permettre à celui-ci de rester personnellement fidèle à ses obligations féodales. Non seulement la Flandre échappait à la guerre, mais, de plus, elle obtenait d'énormes avantages au point de vue commercial.

Pour que cette neutralité devînt effective il fallait obtenir semblable déclaration de la part du roi de France. Deux délégués des communes flamandes : Jean Untenhove et Thomas van Vaernewijck, s'étaient déjà rendus à Paris pour annoncer à Philippe la réconciliation du comte et de ses sujets et l'ouverture des négociations de neutralité avec l'Angleterre. Le roi était assez fin diplomate pour comprendre que s'il n'entrait pas dans la même voie que son rival, il poussait inévitablement la Flandre dans les bras de celui-ci. C'est pourquoi, sans se faire prier, il remit aux députés flamands, qu'il se plaisait à considérer comme les envoyés de leur souverain, les lettres patentes dont la teneur suit :

« Philippe, par la grâce de Dieu, Roy de France, ... faisons^s savoir que comme notre cher et féal cousin le comte de Flandre nous a fait supplier par ses messagers que nous voulussions gracieusement recevoir les supplications des communes et habitants des villes de son pays de Flandre, lesquels nous ont fait exposer les graves nécessités qu'ils souffraient pour défaut de marchandises et la grande douleur et perte où ceux de Gand et leurs adhérents étaient des sentences d'excommunication et d'interdit où ils étaient... nous leur avons pardonné et remis leurs méfaits, et nous plaît que des dites sentences ils aient l'absolution (2).

» Item, nous voulons et octroyons que tous Flamands puissent

(1) Le texte complet du traité d'Anvers a été publié par RYMER, *Foedera inter reges Angliae et alios acta*, t. II, 4^e partie, p. 26.

(2) Il paraît pour le moins singulier que le roi de France s'arroge ainsi le droit de lever de sa propre autorité des censures ecclésiastiques.

marchander avec marchands anglais, par ainsi que nul, contraire à nous ou à notre royaume, ne soit reçu en armes ou à multitude de gens sans armes es pays de Flandre... Nous ne chargerons pas le commun et les gens de Flandre de s'armer pour nous es cette présente guerre que es le cas où nos ennemis voudraient pénétrer es notre pays par la Flandre... Quand nos navires seront es eaux de Flandre, ils pourront y faire eau et vivres... si que les marchands et marchandises ne soient troublés en la bonne paix du pays flamand.

» Donné à Paris, le 13 juin 1338 (1). »

Le succès était ainsi complet; cette double négociation, menée à bonne fin, à trois jours d'intervalle, avec deux des plus puissants monarques de l'Occident, marque l'apogée de la grandeur des communes flamandes. « Epoque vraiment mémorable et digne d'admiration, écrit Kervyn de Lettenhove, où les rois de France et d'Angleterre de crainte de voir la Flandre se ranger sous une bannière hostile, lui accordaient à l'envi les plus vastes privilèges commerciaux et semblaient en réservant à leurs propres peuples tous les maux de la guerre, assurer à nos cités le monopole de l'industrie et l'asile de la paix du monde. »

* * *

La diplomatie est plus qu'un art, elle est une science dans laquelle de récentes et douloureuses expériences ont prouvé que l'on ne pouvait s'improviser. L'intelligence ne suffit pas, et van Artevelde n'allait pas tarder à en faire l'expérience. Il n'allait pas parvenir à conserver cette neutralité, tant désirée et si chaleureusement accueillie.

Philippe VI n'y avait consenti que, faute de pouvoir l'empêcher, et si Edouard III s'en contentait provisoirement, ce n'était qu'avec l'arrière-pensée d'y substituer bientôt une alliance déclarée entre la Flandre et l'Angleterre.

Pour maintenir cette neutralité, van Artevelde aurait dû continuer à appuyer sur une politique d'indépendance et d'équilibre, opposant les deux adversaires l'un à l'autre de façon à tirer le maximum d'avantages de chacun d'eux en lui faisant craindre que la Flandre pourrait prendre le parti de l'adversaire.

Déjà la crainte de voir van Artevelde s'allier à l'Angleterre avait poussé Philippe VI, en janvier 1339, à abolir définitivement ce qui restait des odieuses obligations imposées au comte par la paix d'Athis, y compris celle de fournir au roi de France un contingent d'hommes d'arme en cas de guerre.

Pareille crainte aurait pu être exploitée auprès du roi d'Angleterre pour obtenir, sinon de nouvelles concessions d'ordre économique, tout au moins le respect de la neutralité flamande. Malheureusement, diverses considérations poussèrent van Artevelde à préférer à cette politique d'indépendance et de neutralité, certes difficile et délicate, une politique plus aisée d'alliance avec l'Angleterre.

* * *

Perdant de vue, comme tant de gens sont enclins à le faire, que la politique étrangère ne peut être une question de sentiment ni de ressentiments, il se laissa entraîner par l'animosité qui n'avait jamais cessé depuis la bataille de Courtrai d'indisposer les Flamands à l'égard de la France.

D'autre part, les rivalités locales que les Belges savent faire taire en temps de crise grave, pour les reprendre, malheureusement, une fois le danger passé, avaient recommencé à opposer les unes aux autres les villes flamandes. Pour conserver à Gand l'hégémonie qu'elle avait conquise depuis l'assemblée d'Eeck-

(1) Texte complet dans FROISSART, *Chroniques*, édit. Kervyn de Lettenhove, t. XVIII, p. 62.

hout, au printemps de 1338, van Artevelde crut habile de rompre définitivement avec la France. Louis de Nevers, resté jusqu'au bout fidèle à son suzerain, partit pour Paris, laissant ainsi le champ libre à van Artevelde.

Celui-ci fit nommer un *Ruwaert (rust bewarder)* ou gardien de la paix publique, en l'absence du comte. Par suite de cette curieuse collusion que l'on constate, de tout temps, entre les gouvernements démocratiques et la finance, la choix des Gantois se porta sur un riche banquier d'origine lombarde Simon de Mirabello, dit van Halen, que la *Chronique de Saint-Trond* appelle un *usurarius maximus*.

Ce personnage, tout dévoué à la cause anglaise, poussa d'autant plus volontiers à l'abandon de la politique de neutralité, que l'alliance de la Flandre constituant un gage de victoire pour Edouard III, le financier augmentait ainsi les chances de se voir rembourser les sommes considérables qu'il avait avancées au souverain britannique.

Edouard III, qui avait établi son quartier général à Anvers, ne cessait d'accabler van Artevelde d'égards et de prévenances et, comme cela arrive souvent aux élus de la démocratie, celui-ci ne resta pas insensible aux avances du prince qui le traitait en confident, en ami et presque en égal.

Enfin, la promesse faite par le roi d'Angleterre, s'il était reconnu comme roi de France, de restituer au comté toute la Flandre wallonne et même l'Artois et de combler les Flamands de nouveaux avantages d'ordre économique et même de subsides en argent, emporta les dernières hésitations. Edouard III, qui s'était sur ces entrefaites établi à Gand, fut solennellement reconnu, le 26 janvier 1340, comme héritier légitime de la couronne de France par les trois membres de Flandre, dont il jurait, sur la Bible, de maintenir les droits et l'indépendance.

* * *

L'abandon de la politique de neutralité devait être le signal du déclin de van Artevelde. Si, par la conclusion de traités d'alliance avec le Brabant et le Hainaut, il était parvenu à constituer en quelque sorte un premier bloc belge et à compenser par des avantages économiques de ce côté les pertes entraînées par l'interruption du trafic avec la France, le « sage homme de Gand » ne s'en était pas moins engagé sur une pente dangereuse.

L'échec essuyé par les Alliés devant Tournai en septembre 1340 porta un premier coup au prestige de van Artevelde qui, à la tête de la puissante armée gantoise, avait voulu s'improviser généralissime et diriger les opérations.

En même temps, la prépondérance que Gand faisait peser de plus en plus lourdement sur le reste du pays, provoquait des réactions de plus en plus énergiques de la part des autres villes. A Bruges, van Artevelde avait dû réprimer sans pitié une émeute suscitée par les courtiers du port. Toutes les localités secondaires s'étaient vu enlever le droit de s'administrer librement et avaient vu détruire leur industrie locale. Ces procédés vexatoires leur faisait regretter le départ du comte, leur souverain légitime, et c'est au nom de celui-ci qu'elles se soulevaient.

Au sein des villes même, et spécialement à Gand, la conquête du pouvoir par les métiers avaient mis la division entre ceux-ci. Le métier le plus nombreux, celui des tisserands, prétendait exercer seul l'autorité, soulevant ainsi l'hostilité des autres métiers et provoquant des luttes sanglantes, comme le massacre des foulons sur le marché du Vendredi, le 2 mai 1345.

Van Artevelde, en essayant de maintenir l'ordre, s'attira l'animosité des tisserands et trouva un rival redoutable en la personne du doyen de ceux-ci, Gérard Denys. Seul l'appui du

roi d'Angleterre aurait pu permettre au « sage homme » de reconquérir l'ascendant dont il avait joui naguère. Mais il devait faire la triste expérience qui se répète chaque fois qu'un petit Etat s'allie à une grande puissance. Tant qu'on a besoin de lui on le flatte et on l'entoure de prévenances et de faveurs, mais, une fois le besoin passé, on ne se soucie plus de cet ami devenu inutile.

Ignorant tout de la haute politique internationale et flatté dans son amour-propre par Edouard III, van Artevelde avait cru qu'en s'alliant à l'Angleterre la Flandre avait traité d'égale à égale avec cette grande puissance. Or, elle avait bien plus besoin de l'Angleterre que celle-ci n'avait besoin d'elle. Une fois détruite la puissance maritime de la France dans la mer du Nord par le désastre de l'Ecluse, le 24 juin 1340, l'appui des Flamands avait cessé d'être utile aux Anglais. Les soucis d'Edouard III étaient ailleurs et c'était sur terre, du côté de la Normandie, qu'il avait porté les opérations militaires. Assuré de la fidélité de la Flandre, qui s'était compromise avec lui au point de ne pouvoir songer à une autre politique, il ne se souciait plus guère de son ami van Artevelde et ne fit rien pour empêcher le déclin de son autorité. Il eut une dernière entrevue avec lui, en rade de l'Ecluse, au début de juillet 1345, mais ne lui prodigua que de bonnes paroles.

Ainsi abandonné par son grand allié, le tribun de Gand devait fatalement succomber et même Edouard III ne tenta rien de sérieux pour tirer vengeance de sa fin tragique.

De la politique de neutralité de van Artevelde est restée cependant, jusqu'à nos jours, une grande idée, avec toutes les leçons qu'elle comporte.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

A NOS ABONNÉS

Nous nous permettons de faire un pressant appel à nos abonnés, non seulement pour qu'ils nous restent fidèles, mais pour qu'ils nous aident à « tenir » en ces temps difficiles surtout pour les œuvres d'apostolat intellectuel. Ceux qui nous suivent depuis des années voudront bien reconnaître que les événements ne confirment que trop l'ensemble des idées prônées ici. Nous croyons donc avoir quelque droit à la faveur, sinon à la reconnaissance de nos lecteurs. Et de graves problèmes continuent à se poser pour notre chère Patrie. Nous comptons bien rester au premier rang de ceux qui luttent pour les solutions les plus sages et les plus nationales. Mais il importe que notre action soit soutenue par l'élite de l'intellectualité belge. Restez-nous donc fidèles et, surtout, faites-nous connaître, procurez-nous de nouveaux abonnés! Depuis le début d'une guerre qui menace de mort notre civilisation occidentale, chaque jour nous apporte de nouvelles adhésions. Votre action personnelle peut doubler et tripler notre influence. **Donnez-nous votre appui!...**

A propos d'histoire militaire

Ecrire l'histoire militaire est très difficile, au point que jamais on n'y réussit complètement. Les exemples classiques ne sont devenus tels que parce que leurs auteurs ont délibérément simplifié leurs narrations. Un historien militaire qui veut être lu est obligé de placer son récit comme dans un cadre. « Vous ne pouvez pas plus décrire une bataille — disait le duc de Wellington — que vous ne pouvez décrire un bal. » La comparaison était bonne. La quantité de facteurs en jeu est si grande, ils varient tellement et si vite, que la plume est impuissante à tout représenter.

Et si cela est vrai d'une bataille, même aux temps des champs de bataille limités et des actions courtes, combien la chose est-elle plus vraie encore quand il s'agit d'une campagne! La tentation surgit toujours de faire dépendre l'issue finale d'une quelconque manœuvre unique ou d'un accident fortuit qui ne constituaient pas, en vérité, le fait décisif. Certes, il y a toujours telle manœuvre ou tel accident qui plus qu'autre chose détermina l'événement, mais on ne se gardera jamais assez contre la tendance de monter en épingle le dramatique, ce qui frappe, au risque de négliger le quelconque et même l'évident.

* * *

C'est ainsi, par exemple, que le recul du temps nous permet de voir assez clairement que la campagne de Napoléon en Russie échoua à cause du retard du frère de Napoléon à l'aile droite de l'avance. Le principal historien allemand de la campagne de Russie, un écrivain du XIX^e siècle, lui-même soldat, le démontra excellemment, mais je ne pense pas que la plupart de ceux qui s'occupent de 1812 se soient déjà rendu compte de cette vérité. Ils attribuent toujours l'échec de Napoléon au climat, aux erreurs de jugements de Napoléon quant aux conditions politiques russes, et à bien d'autres facteurs du problème. Sans doute, tous ces facteurs jouaient, mais l'élément capital qui rendit l'échec inévitable, ce fut bien le faux départ à l'extrême droite. Voilà pourquoi les tenailles, calculées pour se rencontrer à mi-chemin sur la route, ne se fermèrent pas, laissant échapper le gros des forces ennemies.

Autre exemple : je pense que Foch a bien prouvé, dans ses leçons sur l'art de la guerre, que le coup de Sedan fut décidé après la découverte par les Prussiens, grâce à la capture de prisonniers, que l'armée avec laquelle ils se trouvaient en contact un peu avant la bataille principale, n'était pas que l'arrière-garde de l'armée de Bazaine, comme on l'avait cru d'abord, mais constituait au contraire l'essentiel même de cette armée. Les Prussiens découvrirent ainsi qu'ils ne poursuivaient pas, comme ils se l'imaginaient, une armée sur le point de se joindre à celle de Napoléon III, mais que, sans s'y attendre, ils s'étaient introduits *entre* les deux armées, et qu'ils se trouvaient donc à même de les séparer. Ce qu'ils firent : Bazaine fut rejeté sur Metz et Napoléon III isolé et vaincu en détail.

Encore un exemple. Dans le cas de Waterloo, on peut hésiter entre bien des moments apparemment décisifs, parmi lesquels, le plus frappant est peut-être celui où le vieux Blücher, à cheval, penché sur une carte qu'on lui tend et qu'éclaire une faible lanterne, se décide, après sa défaite à Ligny, à prendre la route de

Wavre, au lieu de se retirer vers l'Est, comme il eût pu être tenté de le faire pour sauver son armée vaincue. Ce fut cette retraite sur Wavre qui permit la jonction avec Wellington dans les quarante-huit heures. Mais je crois qu'une étude approfondie de toute la campagne conduit à penser que l'événement vraiment décisif, ou plutôt l'incident décisif, ce fut l'incapacité d'Erlon de déchiffrer l'écriture de l'Empereur. Nous savons que la note fut griffonnée par Napoléon lui-même. Nous savons ce qu'était un griffonnage de Napoléon. Ni homme ni ange n'étaient à même de le déchiffrer en hâte. Or Erlon se trouvait dans l'obligation de décider sur-le-champ. Ne sachant que faire, il prit le parti le plus sûr, essayant de joindre son chef immédiat Ney. Du coup il arrivait trop tard pour les deux batailles, ne se montrant ni à Quatre-Bras, où sa présence eût pu décider de la victoire, ni à Ligny, où sa présence eût rendu la victoire complète et certaine.

* * *

La guerre moderne, telle qu'elle se pratique dans les énormes campagnes actuelles, s'est révélée dépasser toute capacité de description : son échelle même, la multitude des facteurs engagés, en certains cas la rapidité de l'action, en presque tous la rapidité de transmission des ordres, tout cela a produit une complexité qui dépasse notre capacité de débrouiller l'écheveau. En tout cas, voilà bien comment les choses se présentent pour le moment. Peut-être que dans quelques générations l'énorme chaos se sera réduit à quelques grandes lignes et qu'une perspective se fera jour. Pour le moment, en tout cas, nous sommes en pleine nuit.

Et le problème se trouve aggravé, d'abord par la présence universelle de ce que l'on appelle « propagande » et qui falsifie sciemment tout, et surtout par la passion contemporaine du nationalisme, qui a pratiquement remplacé la religion dans la vie de la plupart des hommes. Le résultat de la propagande est de nous faire accueillir les faits et leurs preuves avec une mentalité qui rejette. Nous tenons pour faux les témoignages fournis et nous restons dans l'incertitude quant à ce qui pourrait bien être vrai. Quant au nationalisme, la Grande Guerre, même dans ses grandes lignes les plus simples, prend une figure différente suivant que vous en lisez l'histoire en français, en anglais ou en allemand.

Je crois que si vous montriez à quelque lecteur futur une vue générale de ce que l'état-major prussien appelle « la retraite de l'Aisne », et ce que Français et Anglais appellent « la bataille de la Marne », il pourrait s'imaginer lire les descriptions d'événements différents. Les mêmes endroits sont nommés, les mêmes dates mentionnées, mais les causes, les méthodes et les résultats ne concordent plus. Peut-être qu'une postérité lointaine contempera les vastes bouleversements de notre époque comme dans un espèce de brouillard dont on ne peut rien tirer. Et quand les histoires nationales s'empareront de l'affaire, la confusion et la contradiction ne feront que croître.

Il reste une consolation : une légende surgira et s'établira. Cette légende sera tenue pour la vérité objective et nos descendants lointains s'en contenteront.

J'ai bien peur que ce fût là le sort de presque toute l'histoire et que le Mythe couvre tout le passé comme une brume couvre, sans l'obscurcir, le paysage d'un jour d'été. Le mal n'est pas grand, de ces voiles décentes qui ornent la réalité, quitte à la cacher en partie. Ils lui communiquent charme et magie sans lesquels l'homme ne peut vivre. Car il y a en nous quelque chose qui n'est pas de ce monde...

HILAIRE BELLOC.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES



Voyagez en CHEMIN DE FER
c'est

Plus Sûr - Plus Rapide - Moins Cher

Adressez-vous à la STATION DE VOTRE LOCALITÉ
qui vous indiquera

COMMENT VOYAGER A BON MARCHÉ

SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER BELGES

Chauffez-vous au

COKE de TERTRE

(100 % belge)

le meilleur et le moins cher

des combustibles

Spécialement recommandé aux

Communautés religieuses,
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur
habituel ou écrivez à

Coke & Sous-Produits de Tertre
(Comptoir Commercial) S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles

Matières premières pour Papeteries

∴ CLASSEMENT ∴

Destruction d'archives et de vieux Papiers

DÉCHETS de LAINE et COTON

A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, BRESSOUX-lèz-LIÈGE

Téléphone 15863

Chèques Postaux 107479

VOLETS

J. Van Huyneghem & Fils

fournisseurs des Ministères

Jalousies. — Volets légers et demi-lourds. — Stores hindous. — Stores Ombra.
— Claires fixes et roulantes pour ombrage des serres et verandas. —

RÉPARATIONS

151, rue Jourdan, 151, BRUXELLES Tél. 37.28.35

NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)
TÉLÉPHONE 100.32 Compte Chèques Postaux 305.812
A B C Code 5^{me} et 6^{me} Ed. Registre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

JOUETS

ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15,94.07

Département A Argenture et réargenture
Chromage, nickelage, bronzage,
cuivrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier :
tabourets, chaises, fauteuils,
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-
vents, écoles, colonies (Missions).



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

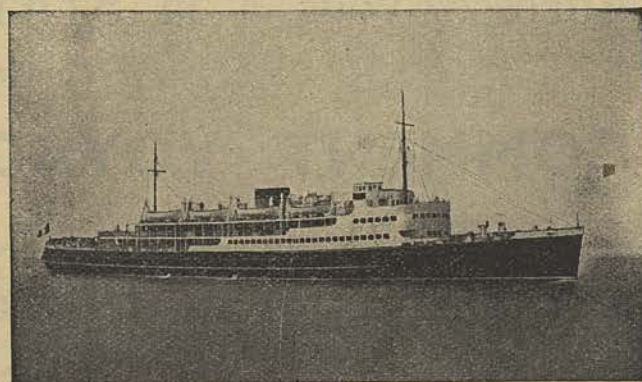
Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

René Benjamin

le portraitiste passionné

Voici plus de vingt ans, plus de vingt fois, que nous l'accueillons à Bruxelles. C'est à peine s'il a vieilli : les vives passions font l'éternelle jeunesse. J'évoque mon plus lointain souvenir de Benjamin. Là-haut, dans un château de la forêt de Marlagne, quelques heures avant la conférence qu'il nous jouerait sur Balzac. A table, méphistophélique et distant, le geste plus avare et la voix plus cinglante, il brossa quelques portraits-charges. J'étais à l'âge de la roserie. Je fus ravi.

Je le revois, sur l'estrade de Patria qu'il vient d'escalader d'un pied lesté. La barbiche a légèrement blanchi. Et c'est le signe — sans doute — que le fils, que le « garçon », soldat depuis plus de deux ans sur la ligne Maginot, n'a plus donné, depuis cinq ou sept jours, de ses nouvelles. René Benjamin, dont la fortune littéraire s'accrocha, voici tout juste un quart de siècle, aux basques de la capote terreuse de Gaspard, est le père d'un soldat de la nouvelle guerre. Cela compte. Et cela fait le regard embué.

De la guerre il dira quelques mots. Juste ce qu'il fallait. Parce qu'il ne fallait pas, sous prétexte de sauvegarder toute neutralité, enchaîner — simplement... Parce qu'il ne convenait pas de renouer, simplement, à l'automne de 1939, le fil tragiquement rompu depuis l'hiver de 1938. Mais, dès qu'il parle, quoi qu'il dise, René Benjamin portraiture. C'est un portrait de la guerre-qui-tombe, de la guerre comme un épervier, comme un oiseau de proie qui fait se taire les oiseaux familiers, c'est le portrait de « sa » guerre, dévastant « son » foyer de quiétude et de vacances, que nous retiendrons, saisissant, de cet exorde fraternel. Et les longues, les vibrantes acclamations d'un auditoire qui déborde jusqu'aux cintres mettront, de plain-pied, l'orateur en état de grâce accueillante.

* * *

Car René Benjamin sollicite, comme un dû, comme un élément indispensable à l'action oratoire, cette collaboration passionnée du public. L'éloquence, c'est le pathétique. Tant pis pour ceux-là qui démontrent : ils ne feront jamais que des maîtres d'école... ou des raseurs. Le Benjamin qui fit braire tous les Aliborons de France et de Navarre mettrait volontiers dans le même sac à malices ceux-ci et ceux-là.

Marie-Antoinette : vous entendez bien qu'il va plaider pour. Plaider pour avec les violences d'un amant. Plus amant que Fersen. Plus épris, en tout cas. Déjà, il nous l'avoue, et il s'échauffe... Les historiens de contention et de stricte impartialité n'ont que faire ici. Tout à la fin de sa conférence, Benjamin lancera même ce cri : « Je suis un artiste. » Les modestes se sont scandalisés. Mais, avec de la modestie, on ne fait que de pâles lavis, des aquarelles. Le portrait de Marie-Antoinette se détache sur le fond noir et sang de l'histoire révolutionnaire.

Elle venait, pourtant, d'une Autriche viennoise et rose et or, la petite princesse de quinze ans à qui l'on avait tout enseigné et qui ne savait rien. Rien de l'amour, rien de la France : « La France, c'est le royaume de Cocagne du bon roy Henri IV et de la poule-au-pot. » Marie-Thérèse l'eût volontiers endoctrinée sur le fait de la politique. A quinze ans, la politique est un somnifère infaillible.

Marie-Antoinette est toute vie, tout élan, tout don. Et elle a tous les dons. C'est-à-dire qu'elle suscitera toutes les haines.

Car seuls les êtres de choix font scandale parmi la masse des médiocres ; seuls les êtres riches détonnent au milieu des nullités qu'ils exaspèrent.

On lui a dit : « Tu seras Dauphine. » Mais le Dauphin est un « bon gros garçon en terre glaise ». Quand elle le rencontrera, à Compiègne, ce n'est pas vers lui que la jettera son instinct de reine : c'est vers le Roi. Louis XV a les traits flétris : mais quelle allure ! Elle s'est prosternée à ses pieds. Il la relève. Dans son coin, le futur Louis XVI roule des yeux ronds.

René Benjamin est à Compiègne. Mille auditeurs l'ont suivi et voient tout. Le moyen de ne pas se laisser entraîner, de ne pas voir?...

Voici Madame Adélaïde : la première mouche bourdonnante — et qui pique. Elle a dit : « l'Autrichienne ». Comme ça. Du bout de ses lèvres, qu'elle a minces. Elle a dit : « l'Autrichienne », parce qu'elle est laide et plate et aigre, et que Marie-Antoinette est toute grâce, tout éclat, toute beauté.

Mais à la méchanceté qui s'ignore à peine on peut fort bien répondre par l'impertinence. La Dauphine spirituelle fera de l'esprit et du plus frondeur : à faire crever de rage les dévots et confits de Versailles. D'ailleurs, Versailles (nous sommes, avec René Benjamin, à Versailles) est une triste bâtisse à l'espagnole. Pour cette fin de règne qui annonce le règne qui ne sera qu'une fuite, à quoi bon ces décors de somptueux théâtre ? Marie-Antoinette s'énerve, s'énerve!...

Quand fond sur elle la grande chance de sa vie : le Roi est mort, vive le Roi ! Mais Louis XVI « avait l'air tombé d'un clocher »...

* * *

Le petite reine de France va décider de régner seule. Elle régnera par la grâce de la légèreté. De la légèreté qui est un choix, non une pente. René Benjamin y insiste. Marie-Antoinette ne sera légère que par vocation : par désir de briller, de secouer le roi, d'animer Versailles, de ravir le peuple. N'est-il pas décent qu'une reine soit jeune, qu'elle soit belle, adulée, la mieux dansante, la mieux disante, la plus gracieuse à fouler les sentiers tracés droit de ces parcs où elle se doit d'éclipser Diane et Vénus?... Quand on est légère, on aime le jeu : pour la joie de perdre, à poignées, les louis d'or. Marie-Antoinette jouera un train d'enfer. Et elle fondera Trianon, qui n'est ni une bergerie ni un repos, du moment que des marquises évaporées se piquent de faire la révérence aux paysans d'opérette-bouffe qui, comme dit Benjamin en son français provincial, « tirent » les vaches.

D'ailleurs, l'Autrichienne a connu l'amitié à la française. Pour elle saura mourir la princesse de Lamballe, cette poupée. Et M^{me} de Polignac, quand elle apprendra, dans son exil, la mort sur l'échafaud de celle qui se grisait de lui offrir gants parfumés et perles fines, M^{me} de Polignac n'aura plus la force de retenir son souffle...

Mais le seul instant de bonheur — de bonheur parfait — pour Marie-Antoinette de France, c'est celui où sa première maternité (elle portait Madame Royale) s'accompagne de la révélation de l'amour. Madame Royale est fille de Louis XVI, « qu'on avait décidé » : mais elle a les yeux bleus de Fersen. Il faut admirer la mère et l'amoureuse épanouie dans le tableau célèbre de M^{me} Vigée-Lebrun. L'artiste disait du modèle que sa peau ne prenait point l'ombre. Fraîche comme la plus fraîche rose, Marie-Antoinette était le désespoir de toutes les coquettes de la Cour, qui usaient en vain des pâtes et onguents, des crèmes et du lait d'ânesse...

Madame Adélaïde avait déclenché la campagne de malignité : le cardinal de Rohan sera l'instrument de la haine. Un imbécile, ce prélat. Qui croit tout ce qu'on veut, et même davantage.

A son égard, Louis XVI risquera le seul acte d'autorité dont l'histoire le reconnaisse capable : il le fera jeter en prison. Mais le ver est dans le fruit.

Comme il est parvenu à ce point crucial de son plaidoyer pathétique, René Benjamin, portraitiste amoureux d'une femme si belle, va camper sous nos yeux, de pied en cap, un inoubliable quatuor. Ces quatre hommes — le Roi, Mirabeau, Fersen, Barnave — sont les seuls qui eussent pu sauver Marie-Antoinette, que la méchanceté, la calomnie, puis la haine s'acharnent à perdre par la plus redoutable des conjurations.

Sur Louis XVI, d'origine saxonne et de tempérament irrésolu, qu'on n'attende pas l'anathème. Le roi est faible, mais il est bon. Et il aura cette suprême coquetterie de mourir comme un saint. Pardonnant à son peuple, qui le tue; pardonnant à sa femme, « si la reine croit qu'elle a quelque chose à se faire pardonner » (ces mots du testament vous ont un accent de grandeur vraiment royale). Louis XVI a aimé Marie-Antoinette; mais trop tard. Et puis, pour sauver la reine et la monarchie et la France, encore aurait-il fallu pouvoir dire « non » : le roi ne savait dire que « oui ». Toute sa vie, tout son règne n'est qu'une abdication. L'échafaud se profile au bout.

Mirabeau, c'est le monstre. Ce demi-Florentin marqué de petite vérole, avec sa tête d'ombres et de lumière, est le plus fangeux, le plus fangeux remueur de foules. Il verra Marie-Antoinette une seule fois, pendant trois quarts d'heure. Et, comme tous les autres, il sera conquis par la femme. Mais, plus que tous les autres, parce que ses passions sont dévorantes et ses élans vertigineux, il s'appliquera, de sa volonté oratoire et de ses mille et un plans toujours refondus, à détourner le couteau de Guillotin. La reine fut-elle émue?... Emue, à coup sûr, par l'intensité rougeoyante de ce brasier qu'elle avait allumé d'un seul regard. Rencontre horrible et délicieuse! Une des grandes minutes de l'histoire du couple! Mirabeau pouvait sauver Marie-Antoinette : la mort le terrassera, le foudroiera sur un lit de fièvre et d'éloquence.

Fersen? Ah! celui-ci, la reine l'aima! Il était beau; il venait du Nord; il portait l'habit suédois comme pas un; il était prudent. D'une prudence qui nous blesse, mais qui devait rassurer celle qui, toute sa vie, garda — précieusement — le souci de son honnabilité; car la femme de César ne doit point être soupçonnée. Marie-Antoinette, nous confie et se console René Benjamin, n'a jamais compris les Français, l'homme français : elle s'en défie. Elle n'avait pas à se défier de Fersen. Homme médiocre, pour le surplus. La reine l'adore, et il garde ses maîtresses. Un seul titre de noblesse : pendant la captivité de Marie-Antoinette, Fersen fut courageux. Il procura la berline pour la fuite. Mais cette berline ressemble à une voiture de déménagement. On y a entassé toute la famille royale, des institutrices et des femmes de chambre, des bagages pour six mois, des vivres pour un an : et l'on s'étonne que, quelque part à Varennes, sur le route de l'Est (alors qu'on eût pu fuir vers la Vendée), l'incognito ait été démasqué!... Quand il apprend, plus tard, bien plus tard, à Bruxelles, l'horrible dénouement de la tragédie, quand Marie-Antoinette n'est plus qu'un cadavre sans tête, Fersen note, sur son Journal, ces mots, ces simples mots si durs : « Temps gris, beau. » A vous faire pleurer!

Quant à Barnave, dans la berline qui rentre de Varennes à Paris, lui aussi il a subi le charme, l'envoûtement. Mais Barnave n'est qu'un petit avocaillon de province, un timide Constituant qui ne sait que répéter, sur tous les tons : de la fidélité larmoyante au dévouement constamment attendri, le topo révolutionnaire sur les relations entre le bon Peuple (avec la majuscule) et le juste roi (avec la minuscule). Les caniches aux yeux humides n'ont jamais sauvé personne, sinon dans les recueils anthologiques de la S. P. D. A.

Alors?... Alors, Marie-Antoinette mourra. Elle mourra, partagée et jusqu'à la marche au supplice, entre des désespoirs fous et des espérances sans raison. Tirée à quatre entre ces quatre-là dont les efforts ou les résignations la condamnent. Et telle que l'a vue le mauvais peintre Prieur dans ce tableau du Musée Carnavalet. Mais c'est Benjamin qui retouche Prieur. C'est lui qui nous fait voir la veuve Capet, droite, fière, digne et quand même aux abois, sous son châle qu'elle resserre contre un cœur qui n'a pas encore tout donné, qui n'a pas cessé d'aspirer aux joies et rêves de la vie offerte.

* * *

Je pourrais continuer de résumer — bien mal! — ces sept quarts d'heure prestigieux où le peintre ne cesse jamais d'être un peu visionnaire. Pour dénoncer la folie sanguinaire des bourreaux, Benjamin a repris sans effort le trait caustique du pamphlétaire. Les formules cinglent, comme des lasso. Les mots font balle ou, soudain, ricochet. Voici la sarabande des intellectuels déchaînés sur la France. Ils se disent moralistes, vertueux, bons comme le bon sauvage, égalitaires de surcroît; et ils se flattent de tout expliquer. Le règne des bavards commence. Il n'est pas près de finir! Toujours, des gens pavés d'excellentes et infernales intentions monteront à la tribune aux harangues pour exposer, en syllogismes covenantaires, leurs « buts de guerre ». Et pendant que les philosophes vaticinent, le bourreau affûte sa lame...

L'Europe ne sauvera pas Marie-Antoinette. L'Europe, à cette époque, est une Europe de rois. Les rois ont bien d'autres soucis que de se soucier d'une reine. « Il n'y a pas d'Internationale des rois », lance le Benjamin inspiré : « rien que des Internationales de pouilleux ». Et parce que nous avons, aujourd'hui plus qu'hier, la fibre monarchique, nous applaudissons à tout tompe cette formule du devoir royal qui est de « son peuple garder ».

Je ne suis pas sûr que le drame de Marie-Antoinette ait été l'atroce aboutissement d'une ruée de convoitises immondes. Bien que les hommes souffrent mal de se voir refuser la plus belle, la plus désirable proie. Mais que le drame de Marie-Antoinette ait été le drame d'une âme devant le péché de l'esprit, René Benjamin nous l'a fait sentir, tragiquement. Quand les « intellectuels », comme ils disent, légifèrent au nom de la Vertu, il est rare que ne tombent point, par milliers, les têtes. Et si, panégyriste passionné, le conférencier de Patria réhabilite avec un excès de ferveur la malheureuse reine de France, il reste que l'agonie morale de Marie-Antoinette, les ricanements de la foule et la marche au calvaire compensent — oh! combien! — les nuits passées au pharaon, les bergeries niaises du Village, les imprudences et les égarements du cœur.

* * *

On ne découvre plus René Benjamin : on le reconnaît. Sa virtuosité a beau être préparée : les effets les plus sûrs frappent par un air — hou! — d'improvisade. Derrière le lorgnon qu'il ne feint, parfois, d'enlever que par un geste de théâtre, par delà les trucs de métier et le métier du conférencier professionnel, nous avons la surprise — chaque fois — de voir vivre, sous nos yeux, un homme.

Un homme qui s'émeut (c'est le moyen le plus direct de nous émouvoir), un homme qui se passionne pour ses amitiés et ses amours, contre les objets de sa haine. Ses demi-silences sont des aveux exquis... ou des exécutions. Ses attitudes caressent ou pulvérisent. On dit : « le comédien! » Mais l'accusation est gratuite. La vérité, c'est qu'il existe, chez le bipède humain, pas mal d'animaux à sang froid. L'histoire est une divination.

Faire revivre Marie-Antoinette, c'est — aussi — recréer l'adorable fantôme de la femme, de la reine que nous désirerions, passionnément, qu'elle eût été. Pourquoi le carlylisme ne serait-il pas une formule oratoire? Et quelle joie pour un Benjamin de se dire : « Ce soir, je les ai tous rendus amoureux, ma parole! — par la vertu de ma seule parole — de Marie-Antoinette, reine de France »!

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège

En quelques lignes...

Le loup et l'agneau

On ne savait point que le fabuliste aurait, un jour, si tragiquement raison. Ou, du moins, les empiétements de la force sur le droit prenaient-ils encore, avant cette année cruciale que nous vivons, le minimum requis de prétextes diplomatiques. Nous entendons bien que M. Molotov, l'Asiate au lorgnon, s'est donné la peine de faire lire au micro des protestations de résistance à l'intolérable agression finnoise : mais le fil gris est par si gris que la malice ne trompe plus personne. A Berlin même, les services du Dr Goebbels gardent un silence embarrassé. Nous sommes — en plein — dans la jungle.

La comparaison peut paraître saugrenue, dès lors qu'elle s'applique au pays des cent mille lacs et des neiges et des marais et des forêts inextricables où les tanks ne suivront pas la trace du troupeau de rennes. Mais en Laponie comme dans l'isthme carélien, comme aux rives du lac Ladoga, c'est la loi du mieux armé, du plus griffu, du plus sanguinaire qui menace d'imposer son « diktat ». Les Finlandais vivaient heureux, confiants dans les promesses du Comité international des Jeux olympiques, dans les muscles de leurs athlètes, dans l'inépuisable souffle de leurs coureurs de fond. Un Nurmi, un Maeki avaient porté, par delà les océans, la réputation d'un des peuples les plus laborieux, les plus sains, les plus sobres. Mais ce n'est point assez d'exalter des Finnois la forme physique. Le signataire de ces lignes garde un souvenir ému des maîtres de l'Université d'Helsingfors (aujourd'hui, Helsinki), lesquels, dans le champ de la philologie romane, ont tracé de longs sillons droits. Un Söderhjelm, pour ne citer que lui (et l'on retrouve ce nom dans la liste des membres du nouveau Gouvernement national qui fait pièce au Gouvernement-croupion de Terjoki), un Werner Söderhjelm, par ses publications sur la nouvelle française au XV^e siècle et sur Antoine de La Sale, s'est acquis, à bon droit, la reconnaissance de ses pairs. Les *Acta Societatis Scientiarum fennicæ* forment une collection scientifique d'une valeur éprouvée.

C'est pourquoi toute notre admiration va vers les Finnois courageux qui refusent d'accorder à l'ours moscovite droit de passage. Et toute notre exécration à celui-là qui, pour avoir déclenché sur l'Europe les hordes rouges, s'est déjà institué le complice du mauvais coup du 30 novembre. Sans oublier, d'ailleurs, qu'il n'y a guère, Anglais et Français aussi nombreux qu'imprévoyants se flattaient d'entraîner dans leur camp les sinistres gredins de Moscou...

Helsinki

La capitale actuelle de la Finlande, qui a les tristes honneurs du communiqué, est une très jeune capitale. Jusqu'en 1809, le siège des autorités était à Turku, le « berceau de la civilisation

finnoise ». La nouvelle ville devait se développer très rapidement ; et elle compte quelque chose comme 300.000 âmes. De grandes maisons de pierre ou de brique ont remplacé les modestes demeures en bois de l'ancien port de pêche. Et telle est la propreté de cette cité aux lignes géométriques, avec des rues qui se coupent à angle droit, que les prospectus de tourisme appellent uniformément Helsinki : « la blanche capitale du Nord ». La construction du stade olympique a transformé encore le visage accueillant de cette blanche capitale sur laquelle ont tournoyé, hélas ! les rapaces de Leningrad.

Comme dans les autres cités nordiques, il serait impossible, d'octobre à mai, à cause de la pluie, de la neige ou du gel, de rester assis à une terrasse de café : c'est de l'intérieur des restaurants (dont l'un des plus célèbres est l'*Hôtel Kämp*) qu'il faut assister au spectacle de la rue où règne, depuis 1934, le trafic silencieux. Un orchestre joue les valse de Sibelius ; et, pour la somme de 25 finmares (ce qui correspond à une quinzaine de francs), on peut puiser à discrétion dans des plats et saladiers garnis de saumon fumé, de sandre boucané, de viande de renne, de tranches de rôti, de jambon, de champignons au sel, de salades et pâtes de tout genre ; après ces hors-d'œuvre, un plat chaud et une tasse d'excellent café, le pain est souvent aigre-doux.

Le « Corso » de Helsinki est l'Esplanade du Sud, bien exposée au soleil... quand il brille. L'Université, de style néo-classique, fait face au Palais du Gouvernement. Sur la même place, qui est due à la conception de l'architecte Engel, le grand constructeur de la ville, l'église Suurkirkko est précédée d'un monumental escalier de granit et crépie de blanc.

Le bâtiment de la Société de Littérature finnoise abrite, dans ses archives, des millions de vers recueillis chez les bardes populaires : trésor folklorique à nul autre pareil, et dont la Finlande a le droit d'être fière.

Les magasins de fleurs sont le luxe et le sourire de cette capitale pleine de charme. A Helsinki, les gerbes et bouquets servent à exprimer tous les sentiments. Comme l'a dit M. J.-L. Perret, un des meilleurs connaisseurs de la Finlande contemporaine, « on envoie des gerbes à la jeune maman qui vient d'accoucher et au citoyen éminent qui célèbre ses cinquante ou soixante ans ; on en donne aux bacheliers frais émoulus qui circulent en ville couverts de belles roses ; on en dépose sur le cercueil de ses amis, on en adresse aux fêtes de fiançailles ou de mariage, on en joint au bristol destiné à remercier pour un bon dîner, on en donne des gerbes aux cantatrices, aux pianistes, aux acteurs et même aux auteurs les soirs de première ». Grâce aux serres qui permettent, en janvier, la culture du lilas et du mimosa, les Finlandais peuvent reposer, sur les corolles éclatantes et les thyrses de tous les tons et les chatons d'or, leur yeux glacés et comme figés par la neige aveuglante d'un hiver de six mois.

La Bibliothèque nationale a rouvert ses portes

Dans le désarroi des esprits et des cœurs qui suivit la mobilisation générale, parce qu'on redoutait plus que tout les bombardements aériens et — aussi — parce que le personnel avait été touché par l'ordre de rappel aux armées, les bibliothèques publiques fermèrent leurs portes. Le premier émoi passé, ce fut une protestation unanime, non seulement dans le petit monde des érudits, mais de la part de tous ceux qui croient qu'il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau, qu'il importe — au contraire! — de maintenir et d'alimenter plus que jamais la flamme des énergies spirituelles.

La Bibliothèque Nationale a donc repris son rôle de distributrice des beaux livres. Certes, quelques-uns de ses trésors les plus précieux ont été mis à l'abri. Vous chercheriez en vain la

Bible de Charles le Chauve, le Psautier de saint Louis, le manuscrit des Chroniques de Villehardouin, l'exemplaire unique des *Croniques du Grant Geant Panlagrauel*, la carte attribuée à Christophe Colomb, l'atlas portugais sorti des ateliers de Magellan, les volumes reliés pour Henri II, voire les inédits (il en reste!) de Victor Hugo. Les semaines de relâche n'ont pas été perdues : on a cloué les couvercles de multiples caisses, on a emballé, étiqueté, réparti entre des cachettes sûres tout ce qui ne doit point, ne peut point périr.

Mais, sur les cinq millions de livres imprimés et les quelque 150.000 manuscrits que possède la Nationale, il en reste assez pour satisfaire aux exigences du public studieux qui a repris le chemin des salles de lecture et de travail.

Au demeurant, des règlements draconiens, édictés par les services de la Défense passive, n'autorisent la présence que d'un nombre limité de lecteurs. Il est interdit de travailler après la tombée de la nuit. Les bibliothécaires et garçons de salle doivent suppléer à la carence du personnel mobilisé. N'importe : on lit, on re-lit ! Comme on re-lit à la Mazarine, non loin de ce quai de Seine dont Anatole France disait : « quand on l'a hanté, au temps de sa jeunesse, il est impossible d'avoir l'esprit tout à fait commun. »

La restauration à Cyrène d'un temple gréco-romain

On sait que la civilisation romaine avait laissé, sur les rivages du Nord de l'Afrique, des monuments grandioses. Les Vandales portent, bien injustement, la responsabilité d'avoir détruit temples et aqueducs, les thermes et les amphithéâtres. En vérité, c'est les Arabes seuls qui, le cimeterre au poing et la torche de l'autre, mirent à feu et à sang la province de Lybie et la province de Carthage. Mais le désert n'a pas enseveli pour jamais toutes les ruines. Des colons mussoliniens sont partis, par dizaines de milliers, relever la chaumière et ouvrir le sillon.

Et voici que, sur le sol lybique, on est occupé à restaurer le plus complètement possible une des cités les plus imposantes du monde gréco-romain. Il s'agit de l'antique Cyrène.

Trois reconstructions gigantesque sont en cours : celle du Temple d'Apollon, celle du Temple de Zeus, et celle du *Cesareum* ou Palais des Rois. Ce dernier édifice a une longueur de 106 mètres, sur 100 mètres de large; le péristyle est formé de cent cinquante colonnes, auxquelles il convient d'ajouter les soixante-dix colonnes qui soutenaient la grande salle.

Les travaux de restauration du Temple de Zeus sont moins avancés. On a découvert des fragments d'une statue proprement colossale du maître de l'Olympe : rien qu'un doigt de pied mesure 30 centimètres ! Les colonnes, renversées sous l'épaisse couche de sable, ont 13 mètres de hauteur; et le volume du chapiteau n'est pas inférieur à 7 mètres cubes. Quand l'édifice sera tout à fait restauré, il égalera en beauté et en majesté, disent les archéologues, les temples fameux d'Agrigente et de Sélinonte.

Petites nouvelles du monde des lettres

Quelques « partants » du Goncourt : M. Léon Daudet votera pour M^{me} Simone; Julien Blanc, Philippe Hériat, Jean Guirec, Daniel-Rops ont aussi des partisans, de même que Georges Belloni, Yves Gandon et Alfred Colling (avec *Demain relâche*).

C'est Philéas Lebesgue, poète et laboureur (il est fermier dans l'Oise, à La Neuville-Vault), essayiste et romancier, traducteur (il a mis en français des œuvres écrites en portugais, en grec moderne), qui bénéficie de la pension que les Dix accordent, sur le legs Gustave Geoffroy, à un écrivain dans le besoin.

Une thèse de l'Université de Paris vient d'être consacrée à la *Géographie de Marcel Proust*. Par M. Ferré. Le sujet peut paraître assez mince. Combien passionnant si l'on se rappelle quel rôle jouent, dans l'œuvre et dans le souvenir proustiens, certaines provinces, comme la Normandie, certains sites, comme celui de Balbec, certains monuments, comme la cathédrale de Chartres. On a parlé, à propos de Proust, de la composition « en rosace ». C'est le style architectural par excellence.

Et voici la dernière trouvaille de l'Académie de l'Humour, laquelle œuvre à un *Dictionnaire de Gastronomie*. Cygne : « chanteur sans avenir ».

La Passion de Vincent van Gogh

... loin du pays, j'ai souvent le mal
du pays pour le pays des tableaux.
Lettre à Théo.

La vie de Vincent van Gogh, vie tragique comme l'intitule avec raison Louis Piérard (1), est inséparable de son œuvre. Qui veut comprendre l'une doit connaître l'autre. Jamais peintre n'a porté à ce point son œuvre dans la chair, n'a souffert si durement pour s'en délivrer. Chacune de ses toiles, chacun de ses dessins fut un acte d'amour ou de révolte, une œuvre de foi ou de désespoir, une exaltation ou une fièvre de l'être.

Accomplie en l'espace de dix années, cette œuvre prodigieuse, on ne peut mieux la comparer qu'à un feu, couvant longtemps sous la cendre — la cendre des années grises, des années de misère et de doute — s'embrasant soudain au souffle rude de la douleur, pour s'élever en flammes dévorantes, de plus en plus haut, n'ayant de cesse qu'elles n'aient consumé, anéanti le corps et l'esprit de celui qui le portait en lui comme un démon secret. Démon secret, ignoré des autres et de lui-même, mais qui le travaillait, déjà depuis sa triste enfance, alors que dans la campagne de Groot-Zundert il errait farouchement, fuyant les hommes, ne se complaisant que dans la compagnie des plantes et des animaux.

L'ignorance de lui-même, voilà ce qui semble bien caractériser les premières années de la vie de van Gogh, non point seulement celles de son enfance, farouche, mais toute son adolescence inquiète et jusqu'à ces années proches de la trentaine où on le voit persévérer avec une étonnante obstination dans une carrière où il ne recueille que heurts et déceptions.

Il peut sembler au début que tout va bien, que dans la profession qu'on lui a choisie, celle d'employé de la maison Goupil, à La Haye d'abord, puis à Londres, il fera, comme le fit plus tard son frère Théo qui lui succéda, une carrière honorable, sinon brillante. Il se déclare lui-même heureux, satisfait, plein de confiance dans les hommes et dans la vie.

Mais il suffit de la première traverse, d'une déception amoureuse, pour que se rompe ce bel équilibre dont se réjouissaient déjà les siens. Miss Loyer eût-elle dit oui, et accepté cette main que lui offrait si ingénument le pauvre Vincent, pouvons-nous croire que le destin eût été conjuré, que nous n'eussions connu ni van Gogh le peintre, ni Vincent le fou, ni le tragique suicide

(1) LOUIS PIÉRARD, *La Vie tragique de Vincent van Gogh*, Editions Coréa, Paris et Labor, Bruxelles.

d'Auvers-sur-Oise? Se pouvait-il que cette âme orageuse, éprise d'absolu, ce cœur indomptable, se laissât convaincre et emprisonner dans le bonheur?

Il semble qu'on en puisse douter. L'orage eût pu être retardé, mais il ne pouvait pas ne pas éclater. Si dure qu'en soit pour nous la constatation, il est de ces destinées vouées au malheur. Celle de van Gogh était marquée du signe fatal.

Désormais et jusqu'au bout, ce sera la tragédie, d'abord la plus sombre, la plus sordide, la plus décevante, dans le décor le plus sinistre; ensuite la passion fulgurante sous un ciel de feu, qu'embrase le jaune soleil de la folie.

L'ÉVANGÉLISTE

On a retracé ces années misérables, où l'on voit van Gogh aux prises avec lui-même et avec la vie, exercer successivement le métier de professeur dans une de ces sinistres institutions anglaises, comme on en voit dans les romans de Dickens; d'assistant auprès d'un pasteur méthodiste; de commis de librairie à Dordrecht; d'étudiant en théologie à Amsterdam; d'aide-missionnaire enfin dans le Borinage.

C'est la grande période mystique, celle où il se jette avec frénésie — est-ce pour l'oublier, se perdre ou se donner? — dans la lecture des textes sacrés et l'évangélisation des âmes. Ce fils de « dominé » élevé dans le rigorisme protestant, dans un milieu où la respectabilité est la première vertu d'un ministre de Dieu, va mener pendant quelques années une existence extraordinaire d'apôtre et de dévoté.

Est-ce l'esprit de l'Évangile, l'amour des âmes, l'âpre plaisir de se détruire qui le mènent? Mystère de ces âmes ardentes, assoiffées d'absolu, mais qu'aucune discipline de l'esprit et du cœur ne vient soutenir et éclairer aux heures troubles.

Louis Piérard, qui a recherché avec une sympathie émue les traces qu'a laissées dans le Borinage l'apostolat de Vincent van Gogh, rapporte de lui quelques traits que l'on croirait empruntés à la vie des Saints, et qu'il a recueillis de la bouche de ceux qui furent témoins à cette époque de la vie extraordinaire menée par Vincent van Gogh, M. Vincent, comme on l'appelait dans le Borinage.

Voici d'abord ce qu'écrivit de lui un vieux pasteur installé en 1879 à Warquignies, et qui a vu van Gogh à l'œuvre :

« Je me rappelle son arrivée à Pâturages; c'était un jeune homme blond, de taille moyenne, d'agréable figure; il était très bien mis, avait de belles manières et portait sur toute sa personne tous les caractères de la propreté hollandaise.

» Il s'exprimait correctement en français et il était capable de parler assez convenablement dans les réunions religieuses du petit groupe protestant de Wasmes auquel on le destinait. Une autre communauté de Wasmes avait son pasteur. Vincent van Gogh était en fonctions près du bois, vers Warquignies; il présidait des cultes dans un ancien salon de danse.

» Notre jeune homme prit son logement dans une ferme de Petit-Wasmes; cette maison était relativement belle; elle se distinguait d'une façon fort sensible de l'entourage, où l'on ne voyait alors que de petites maisons de mineurs.

» La famille qui hébergeait Vincent van Gogh avait des habitudes simples et vivait comme les ouvriers.

» Mais notre évangéliste manifesta bien vite en face de son habitation les sentiments particuliers qui le possédaient; il trouva que son logement était trop luxueux; cela choquait son humilité chrétienne; il ne pouvait supporter d'être abrité d'une façon si différente de celle des mineurs. Il quitta alors les personnes qui l'entouraient de sympathie et il alla habiter une petite cabane. Il y demeura tout seul; il n'avait pas de mobilier et on racontait qu'il dormait accroupi au coin de l'âtre.

» Du reste, l'habillement qu'il portait au dehors révélait ses aspirations originales : on le voyait sortir avec une vieille veste de soldat et une mauvaise casquette, et c'est dans cet accoutrement qu'il parcourait le village.

» Les beaux habits avec lesquels il était arrivé ne paraissaient plus, et il n'en avait pas acquis de nouveaux.

» Pourtant il avait un traitement peu élevé, mais suffisant, pour lui permettre de se vêtir selon sa condition sociale.

» Comment ce garçon avait-il évolué de la sorte?

» En présence des misères qu'il rencontrait dans ses visites, sa pitié l'avait poussé à donner presque tous ses vêtements : son argent avait passé aussi chez les pauvres, et il n'avait pour ainsi dire rien conservé pour lui-même. Ses sentiments religieux étaient très vifs et il voulait obéir de la façon la plus absolue à des paroles de Jésus-Christ.

» Il se sentait tenu d'imiter les premiers chrétiens, de sacrifier tout ce dont il pouvait se passer, et il voulait être plus dépouillé que la plupart des mineurs à qui il prêchait l'Évangile.

» J'ajoute que la propreté hollandaise avait été aussi singulièrement abandonnée : le savon était délaissé comme un luxecoupable, et notre évangéliste, s'il n'était pas couvert d'une couche de charbon, avait ordinairement la figure plus sale que celle des charbonniers.

» Ce détail extérieur ne le préoccupait pas; il était absorbé par son idéal de renoncement; il montrait d'ailleurs que son attitude n'était pas du laisser-aller, mais la pratique fidèle d'idées qui gouvernaient sa conscience.

» Et s'il n'avait plus le souci du bien-être pour lui-même, son cœur était éveillé en face des besoins des autres.

» Il allait préférentiellement vers les plus malheureux, les blessés, les malades; il restait longtemps auprès d'eux; il était prêt à tous les sacrifices pour les soulager.

» Sa sensibilité profonde s'étendait du reste plus loin que l'humanité. Vincent van Gogh respectait la vie des animaux même les plus inférieurs. »

A ce témoignage de l'homme de Dieu, ajoutons celui particulièrement émouvant dans sa candeur naïve d'une des ouailles de Vincent, le vieux boulanger chez qui il était descendu (1). Il complète admirablement la figure de l'évangéliste.

« Aussitôt rangé à la classe ouvrière, notre ami tomba dans la plus grande humiliation où il ne tarda pas à se dépourvoir de tous ses vêtements.

» Ainsi, arrivé à ne plus avoir de chemise, plus de chaussette au pied, nous l'avons vu se fabriquer des chemises d'emballage (2). Moi j'étais trop jeune alors.

» Ma tendre mère lui disait : M. Vincent, pourquoi vous dépourez-vous ainsi de vos vêtements et vous êtes d'une aussi noble famille de pasteurs hollandais? Il répondait : Je suis l'ami des pauvres comme l'état le Seigneur Jésus. Elle répondait : Vous n'êtes plus dans les conditions normales.

» Cette même année arriva une explosion du grisou au puits n° 1 du Charbonnage Belge où plusieurs ouvriers furent brûlés. Nous ami Vincent n'eut aucun repos jour et nuits, découpant le reste de son linge pour en fabriquer des grandes bandes avec de la sère et de l'huile d'olive pour couvrir aux brûlés de la catastrophe.

» L'humanité de notre ami ne faisait que augmenter de jour en jour et cependant la persécution lui augmentait continuellement. Les reproches des membres du Consistoire ne cessait de redoubler injur lapider cependant restant toujours dans le plus profond abaissement. Il revint un jour à la maison il se mit à cracher sur le surbassement de la maison. C'était encore trop

(1) Témoignage recueilli par Louis Piérard.

(2) Avec des toiles d'emballage.

de lux pour lui il lui aurait fallu rester dans une chaumière. Sa nourriture était du riz et du sirop mélangé pas de beurre sur son pains. »

Nous croyons que l'on ne peut mettre en doute la sincérité des convictions qui poussaient van Gogh à se dépenser ainsi sans mesure dans sa poursuite évangélique. Cet homme, qui distribuait tout son traitement aux pauvres, se dépouillait de sa dernière chemise, vivait de pain sec et d'eau, couchait comme un chien, accroupi au coin de l'âtre, ne se voulait en rien distinguer des pauvres mineurs, ses frères, qui passait à leur chevet, de jour, de nuit, d'interminables heures à les panser, à les consoler, à les soutenir dans leur dur combat, cet homme ne pouvait pas ne pas avoir en lui cet aspect de charité qui est le premier de tous.

Ne serait-ce que pour cette période de sa vie qu'il nous faudrait nous incliner respectueusement devant la figure de Vincent van Gogh, dont on peut dire qu'il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé. »

AU SERVICE DE LA PEINTURE

A la suite de quelles influences cette ardeur, ce zèle farouche que van Gogh mettait au service des âmes et des corps souffrants commencèrent-ils de céder le pas à un sentiment nouveau? Comment se fit-il que van Gogh se mit soudain en tête de devenir peintre et peintre exclusivement? Cette transformation se fit-elle sous le coup des déceptions nouvelles que venait de lui apporter son métier de missionnaire? Fut-elle le résultat de la crise morale et religieuse qu'il traversa à ce moment-là?

A vrai dire, van Gogh dessinait depuis longtemps. L'art l'avait toujours intéressé. C'est avec un œil de peintre d'ailleurs qu'il considère à travers ses misères et ses tares le milieu dans lequel l'existence l'a jeté et c'est en peintre qu'il le décrit. Dans les lettres datées de Wasmes qu'il envoie à son frère Théo, il traduit ses impressions en véritables petits tableaux. C'est dans une de ces lettres aussi qu'on trouve cet aveu nostalgique, que nous avons inscrit en épigraphe : *...loin du pays, j'ai souvent le mal du pays pour le pays des tableaux.*

Il semble, toutefois, qu'en décidant de se vouer à la peinture, van Gogh n'ait vu tout d'abord que le moyen de se redresser à ses propres yeux, en pratiquant un métier qui le rendra enfin utile à quelque chose.

La longue, très longue lettre qu'il écrit à son frère en juillet 1880, et où il bat sa coulpe, en toute humilité, est pleine d'enseignements à cet égard.

De même, peindre ou dessiner, c'est encore pour lui une façon d'apostolat, un moyen de satisfaire ce besoin de servir qui, d'ailleurs, jamais ne le quittera.

Cependant, à mesure que les déceptions s'accroissent et que la misère le tenaille plus étroitement, sa vocation d'artiste se fait jour plus impérieusement. Déjà ses dernières lettres écrites du Borinage montrent où vont de plus en plus ses préoccupations. Rentré à Bruxelles, c'est à l'art qu'il va se consacrer définitivement, et c'est en lui seul désormais qu'il va tenter de trouver son salut, en y mettant, comme il l'écrit lui-même, sa peau.

Années terribles. C'est d'elles que datent ces œuvres sombres, dites de l'époque hollandaise, ces œuvres qui semblent suinter par tous les pores la misère de leur auteur et de ses modèles; toutes ces scènes de la vie des humbles, mineurs, paysans, tisseurs, pêcheurs; ces images de son pays du Brabant, tristes champs de pommes de terre, écrasés sous des cieus bas et livides.

Années d'Etten et de La Haye, qu'il passe dans la misère la plus atroce, en compagnie d'une prostituée qu'il a recueillie avec ses six enfants et qui le gruge et le vide petit à petit de sa

substance. Il faut la maladie, l'hôpital, l'intervention de son frère Théo, dont le dévouement est inlassable, le restera d'ailleurs toute sa vie, pour l'arracher à la déchéance.

Années de Nuenen où son art s'élargit, où il s'éprend de plus en plus de la couleur. C'est alors qu'il peint cette étonnante *Nature morte au chapeau de paille*, de la collection Kröller, ces fruits, ces fleurs qui font penser à Chardin.

Mais ce n'est qu'à Paris qu'il va se rendre compte de la puissance qu'il y a en lui, à Paris où, brusquement excédé par l'atmosphère pesante, noire et triste du pays natal, il débarque un beau matin en pleine bagarre impressionniste.

La peinture claire! C'est un éblouissement. Un monde nouveau se découvre à ses yeux. Chez son frère Théo, qui dirige la vente dans la boutique de MM. Boussort et Valadon, il fait la connaissance des œuvres de Monet, Sisley, Pissaro, Degas. Il se lie avec Emile Bernard, Guillaumin, Paul Gauguin. Il peint avec acharnement, avec ravissement. Montmartre, les bords de la Seine, les guinguettes, les barques, les jardins, des portraits; il s'emballe pour les Japonais.

Est-il heureux? Il suffit de contempler son portrait peint par lui-même à cette époque pour se rendre compte que non. Cet air tendu, ce regard sombre, ce front sous lequel s'amoncelle à nouveau l'orage. Que lui manque-t-il? Il a un intérieur, un soutien : un frère qu'aucun accès d'humeur ne rebute, des amis. Est-ce l'envie qui le travaille, le vieux levain de prosélytisme qui fermente en lui, l'impossibilité qu'il trouve à concilier ses préoccupations d'ordre moral avec son goût de vivre, le souci de dégager sa technique de toutes les esthétiques qui la sollicitent?

N'est-ce point plutôt cet éternel besoin de fuir, de s'évader, de reprendre la route, ce nomadisme du corps et de l'âme, qui lui fait toujours désirer de passer outre, vers de nouveaux destins, vers d'autres cieus? Où est-ce surtout l'appel du soleil, cet appel si impérieux pour les hommes du Nord, de ce soleil qu'il va affronter délibérément dans les solitudes embrasées de la Provence, de ce soleil dont il voudra s'emparer pour l'incorporer à sa peinture, de ce soleil qui le rendra fou? Toujours est-il qu'il quitte Paris pour Arles, sans coup férir, à son habitude.

SOUS LE SOLEIL DE FEU

Les premiers mois sont un enchantement. Les lettres qu'il écrit à son frère, celles qu'il adresse à son ami Bernard débordent de la joie de vivre. Il se rue littéralement à la conquête de la lumière. Il peint avec une rapidité vertigineuse ces toiles qui font notre étonnement. *Les Alyscamps, le Champs d'oliviers, la Vue d'Arles, le Café la nuit, le Pont-levis à Arles*, ce miracle de lumière et d'équilibre; *le Portrait du facteur, l'Arlésienne, le Verger en fleurs, le Semeur, les Meules*. Les toiles succèdent aux toiles. Certaines d'entre elles ne lui demandent que deux heures. Il est partout; dans les jardins publics, dans les vergers, au fond des routes, dans la montagne, aux Saintes-Maries de la Mer.

Mais la flamme monte de plus en plus. Le feu arde. Jusque dans la forme qu'il donne à ses arbres, à ses montagnes, à ses nuages, la flamme transparait. Ses cyprès sont des torches, ses meules des brasiers, ses cieus des fournaies. On dirait qu'à de certains moments lui-même prend peur. Il en fait l'aveu à Emile Bernard dans une de ses lettres. « C'est que ça fatigue le soleil d'ici! Je suis de même entièrement incapable de juger mon propre travail. Je ne puis voir si les études sont bonnes ou mauvaises. J'ai sept études des blés, malheureusement toutes bien contre mon gré, rien que des paysages, des paysages jaunévieux or, faits vite, vite et pressé comme le moissonneur qui se tait sous le soleil ardent, se concentrant pour en abattre. »

Et plus loin dans une autre lettre, cette phrase qui sonne comme un pressentiment : « Oh! le beau soleil d'ici en plein été. Cela tape à la tête et je ne doute aucunement qu'on en devienne toqué... »

Le vieil altruisme remonte aussi à la surface. Il écrit lettre sur lettre à Gauguin pour l'engager à venir le rejoindre, à Gauguin qui ne l'aime pas, qui ne partage aucune de ses idées, qui secrètement le méprise. Il lui offre son gîte, ses frais de voyage, de l'argent s'il le faut pour subsister là-bas. Gauguin qui végète à Pont-Aven, y crève petit à petit de misère et de fiel rentré, Gauguin accepte, arrive, s'installe. Il ne faut pas quinze jours pour que la vie commune soit un enfer et c'est alors l'horrible histoire de l'oreille coupée, l'oreille que Vincent, après un incident resté obscur, se tranche dans un premier transport de folie, d'un coup de rasoir, et qu'il court apporter dans une enveloppe, perdant du sang en abondance, vers 3 heures du matin, à une fille de maison publique.

La flamme a atteint le cerveau. Elle ne le consumera pas du premier coup, mais patiente, sournoise, par moment invisible, elle est là qui le menace dans l'ombre. Et ce sera la plus atroce des luttes qu'aura à mener le pauvre Vincent, plus atroce, plus impitoyable que toutes celles qu'il a eues à mener jusqu'à présent contre la misère, contre le doute, contre l'envie, la haine ou l'incompréhension des hommes. Atroce, parce qu'elle lui concède de longs intervalles de lucidité, pendant lesquels il a tout le loisir de se rendre compte de son état.

Les toiles qu'il peint pendant son séjour dans la maison de santé de Saint-Remy-en-Provence sont parmi les plus belles qu'il ait signées. Il en est une surtout que l'on ne peut regarder sans émotion et c'est celle où van Gogh a tracé l'image de l'infirmerie où il passa de si longues heures à attendre l'assaut final de l'ennemie.

LA FIN

Elle ne devait plus le faire attendre longtemps. Les quelques semaines qu'il passa à Auvers-sur-Oise, dans la maison du Dr Gachet, semblent avoir été marquées par une paix relative. Les œuvres qui datent de cette époque sont plus nuancées que celles qui les précédèrent. Les soleils fous de la Provence se sont mués en tournesols. (Ah! que c'est beau, le jaune, écrit-il à Théo.) Le dessin n'a jamais été plus beau, témoin cet admirable *Paysage avec trois arbres*, de la collection Kröller.

L'on sait la fin et que par une belle matinée de dimanche, le 27 juillet 1890, Vincent van Gogh partit aux champs, y travailla toute la journée, et puis, ayant griffonné un projet de lettre à son frère, s'assit au pied d'un arbre, prit un revolver dans sa poche et se tira une balle dans la poitrine. Il n'avait que trente-sept ans.

L. Piérard raconte ainsi cette lamentable fin :

« Quelques semaines s'étaient écoulées pendant lesquelles van Gogh, encore que travaillant énormément, paraissait avoir recouvré un certain équilibre normal. Hélas! le 28 juillet, Théo recevait à Paris une lettre laconique du Dr Gachet : « J'ai tout le » regret possible de venir troubler votre repos. Je crois pourtant » de mon devoir de vous écrire immédiatement. On est venu me » chercher à 9 heures du soir, aujourd'hui dimanche, de la part » de votre frère Vincent. Arrivé près de lui, je l'ai trouvé mal. » Il s'est blessé. »

» Pendant deux jours, van Gogh ne s'était pas montré. Tandis qu'il peignait dans la campagne, il s'était tiré une balle de revolver au-dessus du sein droit, puis, pliant tranquillement son chevalet, il était rentré à l'auberge, où il s'était étendu sur son lit. Ce paysan brabançon avait, malgré toute une vie de

privations et de terribles secousses nerveuses, conservé une robustesse physique stupéfiante. Quand le Dr Gachet fut à son chevet, Vincent lui dit : « Je crois que je me suis raté. Qu'en » pensez-vous? » Comme le médecin lui prodiguait des paroles de réconfort et d'encouragement, il dit flegmatiquement : « Ah! » bien... Voulez-vous me donner une pipe qui est dans la poche » de mon veston? » Avant l'aube du 29 juillet il expirait.

» Comme il s'agissait d'un suicidé, on eut quelque peine à se procurer un corbillard. Le peintre hollandais Hirschig, qui se trouvait dans la région, obtint celui de Méry. Au jour des funérailles, les rares artistes venus de Paris virent aux murs de la chambre mortuaire quelques-unes des plus belles toiles de van Gogh, que les mains du frère incomparable avaient disposées pieusement. « O mère, écrivait-il, à la petite vieille demeurée en » Hollande, si tu savais comme il était bien, mon frère! La vie » lui pesait trop... »

» Six mois plus tard Théo suivait son frère dans la mort. Son corps fut ramené d'Utrecht à Auvers-sur-Oise le 14 avril 1914. Ils dorment côte à côte, là-haut, dans le petit cimetière sur la colline, parmi les champs de blé. J'ai copié dans la petite mairie qu'il a peinte si naïvement au soir du 14 juillet l'acte de décès du peintre des tournesols :

» N° 60 de 1890, Vincent Wilhelm (ou Willem) van Gogh.
» Du vingt-neuf juillet, mille huit cent quatre-vingt-dix, à » dix heures du matin, acte de décès de Vincent Wilhem van » Gogh, artiste-peintre, âgé de trente-sept ans, né le trente mars, » mil huit cent cinquante-trois, à Groot Zundert, Hollande, » décédé aujourd'hui à une heure et demie du matin, chez le » sieur Ravoux, hôtelier, en cette commune d'Auvers-sur-Oise, » où il résidait momentanément, sans domicile fixe, fils de Théo- » dore van Gogh, décédé, et de dame Cornélia Carpentus, demeu- » rant à Leyde, Hollande. Le présent acte dressé sur la déclai- » ration des sieurs Théodore van Gogh, employé, marchand de » tableaux, âgé de trente-trois ans, frère du décédé, demeurant » à Paris, cité Pigalle, numéro huit, et de Arthur Gustave Ravoux, » hôtelier restaurateur, âgé de quarante-et-un ans, demeurant » en cette commune, lesquels ont signé avec nous, Alexandre » Caffin, maire, officier de l'état-civil, après lecture faite et le » décès constaté par nous soussigné. »

LES LETTRES DE VINCENT VAN GOGH

van Gogh a laissé derrière lui une volumineuse correspondance. Ses lettres à son frère Théo, trois volumes, édités par *Maatschappij voor goede en goedkoope lectuur* (1), ses lettres à Emile Bernard, Gauguin, etc.

Cette correspondance complète la figure de van Gogh, telle que nous la pouvons connaître par sa vie et son œuvre.

Elle met en lumière l'esprit, le caractère, les idées sur les hommes et sur l'art de cet homme extraordinaire, désordonné, mais génial.

Elle constitue un document humain de premier ordre, et pour qui veut connaître van Gogh, une source de renseignements indispensables. Nous y retrouvons son étonnant besoin de se donner, son altruisme, sa soif d'absolu, son désir de servir.

Son altruisme. van Gogh, cet isolé, a toujours souffert de la solitude. Il aurait voulu, il a voulu grouper autour de lui les artistes, ses frères. Il avait fait le beau rêve de recréer cette atmosphère de communauté, de fraternité artistique qui avait fait la grandeur des âges de foi. Il entrevoyait tout le bénéfice qu'il en serait résulté pour l'art si au lieu de s'entre-déchirer

(1) Une traduction française partielle en a paru par les soins de M. Georges Philippart, aux Editions Grasset.

comme ils le faisaient, les artistes s'étaient groupés pour œuvrer en commun.

Il s'en ouvre à Bernard comme il s'en ouvre à Gauguin, comme il s'en ouvre à tous ceux chez qui il pense découvrir ce désintéressement, cette humilité qui furent toujours si caractéristiques chez lui.

« Il me semble toujours, écrit-il à Emile Bernard, de plus en plus, que les tableaux qu'il faudrait faire pour que la peinture actuelle soit entièrement elle et monte à une hauteur équivalente aux cimes sereines qu'atteignirent les sculpteurs grecs, les musiciens allemands, les écrivains de romans français, dépassent la puissance d'un individu isolé; ils seront donc créés probablement par des groupes d'hommes se combinant pour exécuter une idée commune.

» Tel a une orchestration superbe des couleurs et manque d'idées.

» Tel surabonde en conceptions neuves, navrantes ou charmantes, mais ne sait les exprimer d'une façon suffisamment sonore, étant donné la timidité d'une palette bornée.

» Grande raison pour regretter le manque d'esprit de corps dans les artistes, lesquels se critiquent, se persécutent, tout en ne parvenant heureusement point à s'annuler.

» Tu diras que tout ce raisonnement est une banalité — que soit! La chose elle-même pourtant : l'existence d'une Renaissance, ce fait-là, certes, n'en est pas une de banalité. »

Il complète sa pensée plus loin : « Par *collaboration*, je n'ai pas voulu dire que selon moi deux ou plusieurs peintres devraient travailler aux mêmes tableaux. J'ai plutôt voulu entendre par là des œuvres divergentes, mais qui se tiennent et se complètent. Voyons! et les primitifs italiens, et les primitifs allemands, et l'école hollandaise et les Italiens proprement dits, enfin, voyons, toute la peinture!

» Or, actuellement, les impressionnistes aussi forment groupe, malgré toutes leurs désastreuses guerres civiles dans lesquelles, de part et d'autre, on cherche à se manger le nez avec un zèle digne d'une meilleure destination et but final.

» Dans notre école du Nord, il y a Rembrandt, chef d'école, puisque son influence se fait sentir à quiconque l'approche. Nous voyons, par exemple, Paul Potter peindre les animaux en rut et passionnés dans des paysages également passionnés, sous l'orage, sous le soleil, dans la mélancolie de l'automne, alors qu'avant de connaître Rembrandt, ce même Paul Potter était assez sec et méticuleux.

» Voilà des gens qui se tiennent comme des frères : le Rembrandt et le Potter; et si probablement jamais Rembrandt n'a touché de sa brosse un tableau de Potter, n'empêche que Potter et Ruysdaël lui doivent ce qu'ils ont de meilleur, ce quelque chose qui nous ravit lorsque nous savons regarder un coin de l'antique Hollande à travers leur tempérament... »

Cette collaboration, il dut bien voir qu'il était inutile de la rechercher, de l'espérer. Son aventure avec Gauguin, achève de l'éclairer.

Il se rejette alors avec désespoir sur son art, sur l'art en général; il s'étend sur toutes les questions qui sont d'un intérêt si vif pour l'artiste : la technique, la composition, la couleur.

On trouve dans les lettres à Théo, des pages entières, consacrées à la théorie des couleurs, et ce ne sont point les moins passionnantes. Il parlera avec amour des « vingt-sept noirs », de Frans Hals; il poursuivra vis-à-vis de son frère une défense subtile et convaincante du noir et blanc dans l'œuvre peinte; il s'étendra longuement et avec une précision admirable sur les couleurs pauvres, sur les harmonies monochromes (cf. ce qu'il dit sur les

bleus), sur le ton local, sur les couleurs qui résistent au temps.

Tout cela avec une pénétration rare, un emploi étonnamment heureux des termes. Il y a des analyses de tableaux, les siens ou ceux des autres, si exactement définies en langage de peintre qu'on en pourrait reproduire sans erreur la gamme chromatique. Ainsi la description qu'il fait dans une de ses lettres d'une de ses œuvres les plus émouvantes, composées dans cette retraite de Saint-Remy où l'avait conduit son premier accès de folie. Elle est aussi nette, aussi proche, aussi suggestive que la vue du tableau lui-même.

« Voilà la description d'une toile que j'ai devant moi dans ce moment. Une vue du parc de la maison de santé où je suis : à droite une terrasse grise, un pan de maison. Quelques buissons de roses déflorées, à gauche, le terrain du parc — ocre rouge — terrain brûlé par le soleil, couvert de brindilles de pin tombées. Cette lisière du parc est plantée de grands pins aux troncs et branches ocre rouge, au feuillage vert attristé par un mélange de noir. Ces hauts arbres se détachent sur un ciel du soir strié de violet sur fond jaune, le jaune tourne dans le haut au rose, tourne au vert. Une muraille — ocre rouge encore — barre la vue et n'est dépassée que par une colline violette et ocre jaune. Or, le premier arbre est un tronc énorme, mais frappé par la foudre et scié. Une branche latérale cependant s'élançait très haut et retombe en avalanche de brindilles vert sombre. Ce géant sombre — comme un orgueilleux défait — contraste, en tant que considéré comme caractère d'être vivant — avec le sourire pâle d'une dernière rose sur le buisson qui se fane en face de lui. Sous les arbres des bancs de pierre vides, du buis sombre, le ciel se reflète — jaune — après la pluie, dans une flaque. Un rayon de soleil, le dernier reflet, exalté jusqu'à l'orangé, l'ocre sombre. Des figurines noires rôdent, çà et là, entre les troncs.

» Tu comprendras que cette combinaison d'ocre rouge, de vert attristé de gris, de traits noirs qui cernent les contours, cela produit un peu la sensation d'angoisse dont souffrent souvent certains de mes compagnons d'infortune, et qu'on appelle « *noir-rouge* ». Et d'ailleurs le motif du grand arbre frappé par l'éclair, le sourire maladif vert-rose de la dernière fleur d'automne vient confirmer cette idée. »

L'œuvre peinte est scrutée par cet analyste pénétrant jusqu'en sa résonance la plus secrète, et dans ce qu'elle a de plus insaisissable, son atmosphère, qu'il explique et nous découvre. La critique qu'il fait des grands peintres, Rembrandt, Rubens, Watteau, Chardin, Delacroix, est techniquement et esthétiquement parfaite, critique de peintre, mais la meilleure, car elle va directement aux moyens.

Voici comment il parle de Chardin : « Comment surprendre, comment dire de quoi est faite cette bouche démeublée qui a d'infinies délicatesses? Cela n'est fait que de quelques traînées de jaune et de quelques balayures de bleu!!

Et le voici parlant d'un Frans Hals, au Musée d'Amsterdam :

« Je ne sais pas si tu te souviens qu'il y a à gauche de la *Ronde de nuit*, par conséquent en pendant avec les *Syndics des Drapiers*, un tableau (qui m'était inconnu jusqu'ici), de Frans Hals et P. Codde, représentant une vingtaine d'officiers en pied. Y as-tu fait attention? Sinon, rien que ce tableau à lui seul vaut la peine — surtout pour un coloriste — de faire le voyage à Amsterdam. Il y a là une figure, la figure du porte-étendard, dans l'angle gauche, tout juste à côté du cadre — cette figure est, des pieds à la tête, en gris, je dirai du gris perle — d'un ton caractéristique, obtenu, je pense, avec de l'orange et du bleu mélangés de façon à se neutraliser; en faisant varier ce ton fondamental, en le rendant ici un peu plus clair, là un peu plus foncé, le peintre est

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

**Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales**



“LA FAMILLE,,

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet **BRUXELLES**

Les Vice-Présidents :

G. Plissart,
L. de Meester,
J. Herinckx.

Le Président :

V. Waucquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)

Grande Maison de Blanc

Rue du Marché-aux-Poulets
BRUXELLES



Fournisseur de la Cour

Spécialiste de la qualité
au meilleur prix

BLANC

AMEUBLEMENT

TISSUS

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télegr. : **Générale** - Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 281.

CAPITAL fr, **796.000.000.00**

RÉSERVES fr, **1.164.210.000.00**

FONDS SOCIAL fr. **1.960.210.000.00**

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur honoraire;
Gaston Blaise, Vice-Gouverneur;
Arthur Bemelmans, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Edgard Stein, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
H. Vermeulen;
le comte de Patoul;
Henri Goffinet;
Comte L. Cornet de Ways Ruart;
Ivan Orban.

Le Secrétaire,
M. Raoul Depas.

AVEC TOUT ACHAT D'UN TISSU TOOTAL

*exiger désormais
ce bon de garantie*



... QUI CONSTITUE POUR VOUS UNE
protection totale!

Non ! la garantie Tootal n'est pas un vain mot ni une vaine promesse. La qualité de nos tissus est telle que depuis toujours nous les vendons sous une garantie *formelle*. Afin de vous assurer une protection encore plus efficace, nous avons créé à votre intention, un «bon de garantie Tootal» imprimé en bleu, que le détaillant est tenu de vous remettre avec tout achat de tissu Tootal. Il est de votre intérêt d'exiger partout ce bon de garantie auquel vous avez droit.

Les tissus

TOOTAL MARQUE DÉPOSÉE
SONT FORMELLEMENT

garantis!

TOBRALCO ◊ TARANTULLE ◊ TISSUS ANTICHIFFONNABLES TOOTAL :
LYSTAV - TOOTAMA - ROBIA ET TOILE DE LIN TOOTAL ◊ AUTRES
PRODUITS TOOTAL : TISSUS D'AMEUBLEMENT, CHEMISES ET CRAVATES
TOOTAL ◊ ROBES ET BLOUSES CHESRO ◊ MOUCHOIRS PYRAMID

TOOTAL — 18, Avenue de la Toison d'Or, Bruxelles

arrivé à donner l'impression que la figure entière est toute d'un seul et même gris. Cependant les souliers de cuir sont d'une matière différente que les bas, lesquels diffèrent des hauts-de-chausses, qui diffèrent du pourpoint — chaque fois une autre matière est représentée, l'une de l'autre très différente de couleur — et tout est pourtant fait de gris de la seule et même famille.

» Un moment ! Ce n'est pas tout.

» Dans ce gris il va mettre du bleu et de l'orange, — et un peu de blanc ; le pourpoint est garni de rubans de satin d'un bleu divinement tendre, l'écharpe et le drapeau sont orange, — une colerette blanche.

» Orange-blanc-bleu, comme étaient alors les couleurs nationales, — orange et bleu juxtaposés, la plus merveilleuse gamme, sur un fond gris, ces deux couleurs, — que je nommerais des pôles électriques (toujours en matière de couleur), savamment mélangées et réunies de manière qu'elles se détruisent dans ce gris et ce blanc.

» Plus loin, il a introduit dans ce tableau d'autres gammes orange sur d'autres bleues, plus loin encore les plus beaux noirs sur les plus beaux blancs : les têtes, — une vingtaine — pétillantes d'esprit et de vie, et achevées ! et une couleur ! les tournures superbes de tous ces gens jusqu'aux pieds.

» Mais j'ai rarement vu figure plus divinement belle que celle du bonhomme orange-blanc-bleu dans l'angle gauche. C'est quelque chose d'unique.

» Delacroix aurait été emballé — mais alors, emballé, à l'extrême. J'en étais littéralement cloué au sol. Et puis, tu connais le chanteur, cet homme qui rit, — le buste d'un noir verdâtre, avec du carmin, même dans la couleur de la chair.

» Tu connais le buste de l'homme en jaune, citron amorti, dont le visage, par des oppositions de tons, est d'un bronze osé et magistral, rouge lie-de-vin (violet). »

Cette attention portée par van Gogh aux extrêmes finesses de la technique, il la porte également à ce que les œuvres qu'il analyse ont de plus secret, c'est-à-dire leur âme. Une âme qui est le reflet de celle de leur auteur, mais qui existe aussi en dehors de lui. La vie des choses est un drame. Comme celle des êtres, elle comporte une signification profonde, joie ou souffrance, exaltation ou abandon suprême. « Je vais peindre, écrit Vincent à Théo, un verger d'une gaieté monstre, et de lauriers-roses, il dira : qu'ils lui sont apparus comme des fous furieux. »

Sans doute, cette frénésie, cette exaspération sont en lui, mais elles n'y sont que parce que la nature elle aussi les possède pour qui sait voir. Il n'y a dans la gamme chromatique la plus osée, que réalise Vincent, aucune extravagance gratuite. Ces accords téméraires, il les a observés. Il suffit de voir dans ses lettres la précision de ses analyses pour être assuré qu'il n'invente rien, ni la stridence des couleurs, à certaines heures, ni leur assourdissement à d'autres. Même à Arles, lorsqu'il peint les champs de blé en transe sous les caresses brûlantes du soleil ou les vergers livrés à la joyeuse folie du printemps blanc et rose, il n'a garde d'oublier des musiques plus discrètes.

Après s'être écrié : « Que c'est beau le jaune ! » et l'avoir prodigué dans ses *Tournesols*, avec une générosité ruineuse pour le pauvre Théo, Vincent revient aux harmonies froides, aux *Snotkleuren* de la période hollandaise. Il reprend « sa palette du Nord, avec des verts rompus, des rouges et des jaunes ferrugineux d'ocre, des couleurs mates ».

C'est qu'aussi bien ce fou raisonne, ce fou reste sage et logique jusqu'en ses pires « extravagances » picturales, toujours inférieures à celles que lui propose, en ses jeux, le soleil.

Non, le miracle, c'est qu'après les extravagances réelles, aux-

quelles finira par le contraindre son corps affaibli par la faim et miné par l'alcool, c'est qu'après l'accès de folie vraie et dans ses intervalles, sa lucidité et son sang-froid de peintre restent entiers et qu'à Saint-Remy, comme à Arles, et avant Arles à La Haye et à Nuennen, il ne pratique rien d'instinct en improvisateur ou en illuminé, mais avec le contrôle et le recul nécessaires, avec l'esprit critique qui ne l'aura jamais abandonné et jusqu'au dernier jour, devant son œuvre de peintre, s'il lui a fait défaut si cruellement dans sa vie.

Vincent van Gogh ou le Peintre exemplaire. Au témoignage de ses lettres qui ne sont qu'un long et incessant examen de conscience picturale, on peut dire que nul peintre n'a pratiqué la peinture avec une connaissance et une justification aussi méticuleuses des moyens mis en œuvre. Il y a dans ces missives brûlantes deux centres, deux motifs auxquels tout se rapporte et tout revient toujours : l'amour des hommes, parfois sublime, et l'amour de la peinture, qui le plus souvent se confond avec le premier. Ce sont eux qui firent la substance d'une vie, misérable pour qui la contemple de l'extérieur, mais singulièrement riche et émouvante pour qui la pénètre à l'intervention de ces confidences.

Il y a des folies de toute sorte. De la folie de Vincent on peut dire qu'elle est née d'un excès d'amour.

Si la définition qu'il propose de l'art : « L'art, c'est l'homme ajouté à la nature » peut être acceptée de tous les artistes, elle revêt chez lui, qui se donna entièrement à son œuvre et jusqu'à en périr, une vérité qui peut être difficilement dépassée.

Pour Amiel, le paysage est un état de l'âme ; pour Vincent van Gogh il est bien plus : il est une présence, et une communion. Même lorsqu'aucune figure n'y paraît, les paysages comme les intérieurs qu'il peindra ne cesseront d'être « habités ».

Parlant d'un arbre, il écrira : « Je sens de plus en plus que plus spécialement le dessin des figures est une bonne chose qui est indirectement profitable au dessin du paysage. Quand on veut dessiner un saule têtard comme si c'était un être vivant, et il en est ainsi à vrai dire, tout ce qui l'entoure vient relativement tout seul pourvu qu'on ait concentré toute son attention sur l'arbre en question et qu'on ne se soit pas arrêté avant qu'on l'ait fait vivre. »

Toute sa vie, Vincent van Gogh n'a cessé de connaître devant son œuvre cette anxiété quant aux meilleurs moyens de traduire le sentiment fraternel, l'on dira même évangélique, qu'il éprouvait à l'égard des êtres et des choses.

Dans une lettre écrite de La Haye à son frère, nous trouvons cette phrase : « Théo, je ne suis décidément pas un paysagiste ; si je fais des paysages, il y aura toujours là-dedans trace de figures. »

Cet être farouche, toujours si prompt à s'isoler, à s'enfuir, nul n'eut plus soif que lui du lait de la tendresse humaine. Il y a quelque chose d'infiniment touchant dans cette idée qu'il eut, et poursuivit avec obstination, de grouper ses amis peintres dans une coopérative, d'où en même temps que leur sécurité matérielle devaient sortir l'affirmation et le triomphe de la peinture nouvelle. Elle commanda toute sa vie, et toute son œuvre, une vie et une œuvre de missionnaire du missionnaire, impénitent que fut toute son existence, Vincent van Gogh l'Évangéliste.

Mais ce rêve, à supposer même qu'il n'eut pas été brutalement brisé par « le petit tigre Bonaparte Gauguin », n'eut pu survivre à la réalité.

Il y a dans une des dernières lettres de van Gogh à son frère une phrase dont on ne sait si quelque humour secret ne se cache point sous sa tranquillité terrible. Parlant de l'asile d'aliénés, où il s'est volontairement réfugié, fou conscient de sa folie et qui en parle avec une incroyable et stupéfiante sérénité, Vincent remarque : « Ils ont beaucoup de place ici à l'hospice, il y aurait

de quoi faire des ateliers pour une trentaine de peintres. »

La petite maison d'Arles quittée, la maison jaune si patiemment, si amoureusement préparée pour les amis qui ne devaient y venir que pour la ruiner, il ne reste plus rien à Vincent que les débris épars d'une chimère à laquelle il a tout sacrifié, plus rien sinon la seule réalité solide de sa vie, après son art, le dévouement et l'affection toujours aussi magnifiques d'un frère.

Ses dernières lettres sont pour lui. Elles nous font assister au progrès de la catastrophe, à la montée lente du désordre qui le menace.

« Si je n'ai pas écrit depuis longtemps, c'est qu'ayant à lutter contre ma maladie, et à calmer ma tête, je ne me sentais guère envie de discuter et trouvais du danger à ces abstractions. En travaillant tout tranquillement, les beaux sujets viendront tout seuls; il s'agit vraiment surtout de bien se retremper dans la réalité, sans plan conçu d'avance, sans parti pris parisien. Suis d'ailleurs fort mécontent de cette année : mais peut-être prouvera-t-elle un fondement solide pour la prochaine. Je me suis bien laissé pénétrer par l'air des petites montagnes et des vergers : avec ça je verrai. Mon ambition se borne bien à quelques mottes de terre, du blé qui germe, un verger d'oliviers, un cyprès — ce dernier, par exemple, pas commode à faire. »

Et celle-ci encore :

« Quelque haïssable que soit la peinture, et encombrante au temps où nous sommes, celui qui a choisi ce métier, s'il l'exerce quand même avec zèle, est homme de devoir et solide et fidèle. La société nous rend parfois l'existence bien pénible, et de là aussi vient notre impuissance et l'imparfait de nos travaux. Je crois que Gauguin lui-même en souffre beaucoup aussi et ne peut pas se développer, comme pourtant c'est en dedans de lui de pouvoir le faire. »

Et il termine :

« J'aurais encore bien des choses à te dire, mais si j'écris aujourd'hui que ma tête s'est un peu raffermie, auparavant je craignais de me l'échauffer avant d'être guéri. »

Nous pourrions continuer à citer, mais il nous faut conclure.

Nous ne pourrions mieux le faire qu'en reproduisant les dernières lignes tracées par van Gogh, ces lignes inachevées qu'il griffonna un matin d'été en guise d'adieu à son frère, à ce frère qu'il avait tant aimé et dont il avait toujours reçu toute l'aide généreuse et toute l'affection qu'il pouvait désirer, mais qui, malheureusement, se trouvait impuissant à le prémunir contre le désastre dans lequel il allait sombrer :

« Mon travail à moi, j'y risque ma vie, et ma raison y a fondré de moitié, bon; mais tu n'es pas dans les marchands d'hommes pour autant que je sache, et tu peux prendre parti, je le trouve agissant réellement avec humanité, mais que veux-tu! »

Texte incohérent, dernière lueur projetée par un cerveau vacillant.

MARCEL SCHMITZ.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Le régime alimentaire de l'esprit allemand

Tant de fois on nous a informé des détails qui concernent le régime alimentaire germanique, tant de fois on nous a parlé du beurre et des œufs, du lait et de la viande que les Allemands ne sont plus en mesure de manger depuis que cette drôle de guerre a éclaté, mais personne ne s'est préoccupé jusqu'à cette date de la nourriture spirituelle que consomment les habitants du Troisième Reich. Et pourtant, l'homme ne vit pas que de pain, en Allemagne comme ailleurs. Les ressources de l'esprit sont d'une importance au moins égale à celles du corps; le lait, au sens propre du mot, qui manque aux sectateurs du Führer, est remplacé par la *Milch der frommen Denkungsart*, le « lait de la pensée orthodoxe », dont le sens figuré un peu hardi remonte à feu Schiller. Bref, nous aurions tout intérêt à savoir ce que lisent actuellement les Allemands, ceux des tranchées et les autres de l'arrière.

Le ressentiment des écrivains émigrés, aryens ou sémites, répondra d'emblée : nos (ex-)compatriotes sont privés de toute bonne lecture, le génie littéraire a déserté la terre de l'esclavage. L'esprit de la recherche gratuite et de l'art pur est mort de fatigue, pour autant qu'il n'est pas enfermé dans un camp de concentration. Or, nous sommes au regret de devoir opposer un démenti à pareilles assertions souvent entendues et plus souvent répétées par des journalistes ignorants : « Esprit pas mort en Allemagne, lettre suit. » Les lettres suivent tant bien que mal le mouvement hitlérien, elles s'inspirent des nouvelles idées ou elles les subissent, sans protester, mais elles ne s'y trouvent pas trop mal. Quant à la production de livres sérieux, scientifiques ou de vulgarisation, le régime l'encourage et le choc que l'avènement du national-socialisme a signifié pour toute l'Allemagne a dégagé des énergies étonnantes surtout dans le domaine de l'histoire, de la critique et, bien entendu, des trois disciplines nazistes par excellence : la « géopolitique », l'économie et la biologie raciale. Le goût, pour ne pas dire la manie, des vastes entreprises, le caractère « monumental » du Troisième Reich s'exprime dans la cité des livres par la création de vastes séries consacrées aux sciences et aux problèmes chers au national-socialisme. Il va de soi que toute hérésie est prohibée, que toute infiltration juive est exclue, mais on n'oblige pas les gens à faire état d'orthodoxie naziste et l'on admet, même depuis la guerre, les influences étrangères les plus variées. Somme toute, si la nourriture physique des Allemands laisse beaucoup à désirer, les aliments de l'esprit demeurent excellents et multiples, pourvu que l'on s'abstienne de certains mets favorisés interdits par l'hygiène hitlérienne.

Cela doit être constaté en toute franchise, d'abord pour expliquer en partie un phénomène qui surprend et déconcerte les observateurs du dehors : les Allemands des couches supérieures, même ceux qui ne raffolent aucunement du régime, se trouvent assez bien sous la tyrannie, parce que l'on leur laisse un domaine où ils ne ressentent presque pas de contrainte, les lettres et les sciences. Puis, le revirement qui s'est opéré dans ce domaine contribue singulièrement à enraciner la doctrine naziste chez les indifférents et à faire hésiter et évoluer vers le régime les récalcitrants. Car pour les Allemands leur littérature, dépourvue des quelques émigrés aryens de grand talent et débarrassée de l'élément juif qui n'avait jamais été pleinement assimilé, prouve une continuité qui va de l'Empire wilhelmien par la République

de Weimar au Troisième Reich et elle ne leur présente par ces paradoxes, que nous relèverons plus bas et qui frappent l'étranger, à savoir la coexistence de l'humanisme et de la barbarie, d'un sentiment européen indéniable et d'un nationalisme exagéré, d'une véritable faim de la transcendance et de conceptions matérialistes par essence. Et tous les sujets-lecteurs dociles ne remarquent pas non plus à quels sauts et sursauts se livrent, pareils à leur clientèle, les écrivains toujours soucieux de rester dans la ligne et sincères dans leurs zigzags aventureux.

* * *

Tout d'abord, le « personnel dirigeant », les grandes figures des Lettres allemandes sont restées les mêmes qu'avant 1933. Une seule gloire authentique, M. Thomas Mann, s'est expatriée, quelques figures de premier plan ont disparu, entre elles Stefan George, mais les autres écrivains de génie n'ont pas émigré, MM. Gerhart Hauptmann, Emil Strauss, Hermann Hesse, Stehr Hans, Carossa, Schnack, von Mechow, Ernst Jünger, M^{mes} Ricarda Huch, Gertrud von Le Fort et Elisabeth Langgässer, pour ne nommer que des artistes d'un rang exceptionnel appartenant aux trois générations qui collaborent aux Lettres allemandes contemporaines, s'affirment par de nouvelles œuvres et pénètrent dans les masses qui les avaient ignorés (sauf M. Hauptmann) au profit des littérateurs juifs aujourd'hui évincés et de la fameuse *Asphallliteratur* communisante. De grands écrivains nouveaux ne surgissent que rarement, mais ils se font connaître, tel le profond et ensorcelant Roland Betsch, dont la *Ballade am Strom* se situe dans la plus belle tradition romantique.

On notera de bons auteurs accessibles aux masses et, sous ce rapport, équivalant aux Bordeaux et Maurois français (honné soit qui mal y pense), à ceci près qu'ils épousent la doctrine officielle avec plus d'empressement que ne le font les poètes de premier plan. Ainsi nous avons M. Hans Grimm, dont le livre *Volk ohne Raum* (Peuple sans espace) a fourni la formule d'un slogan politique du Troisième Reich, M. Hans Fallada, surgi aux dernières années de la République allemande, chantre de l'homme moyen (*Kleiner Mann, was nun?*) et depuis lors chroniqueur de la vie quotidienne sous le nouveau régime, ou le si sympathique Hans F. Blunck, président éphémère de la Chambre de littérature, qui s'est révélé comme écrivain de haute classe dans ses contes de fée modernes, très originaux, mais dont les romans historiques, *blubo* au possible, correspondent trop exactement aux mythes, aux enseignements raciaux et au culte du sol prêchés par le national-socialisme. Pourtant et après tout : cette lecture n'est ni plus mauvaise, ni — de loin — plus antipathique que les *best sellers* confectionnés par les anciens coryphées de l'Académie allemande, des temps de M. Heinrich Mann, président.

Les quelques génies authentiques se contentent de créer spontanément et les écrivains de seconde zone produisent, en accord avec l'ordre public établi. Puisque cet ordre condamne le « système » de Weimar, des romans qui conspuent ledit système paraissent à jet continu, à moins qu'ils ne magnifient la vertu de la terre et les qualités des campagnards. Puisque l'ordre nouveau est dur et sévère, la « Nouvelle Ligne » (qui est un magazine très répandu dans la société allemande) couronne, à son concours annuel, des *short stories* qui sont également durs et sévères. Puisque la jeunesse, la force et la lutte sont aux honneurs, on choisira pour héros les hommes jeunes, forts et combattifs. Il y a cependant, à côté des éléments conscients de la littérature allemande actuelle délibérément mis en relief, quelques propriétés qui la déterminent et que l'avènement du

national-socialisme a fait ressortir, après qu'elles eussent été cachées et bannies par la Muse républicaine : ce sont un romantisme sentimental qui a honte de se déclarer (car si les expressionnistes de gauche étaient marqués par le naturalisme, les nazis veulent se cadrer dans une *Neue Sachlichkeit*, dans un réalisme nouveau), un langage qui reflète la mise au pas de toute la vie germanique, en puisant dans le jargon politique et dans le vocabulaire militaire, enfin une sensualité lourde et forte qui remplace les spasmes lubriques et les contorsions de la période précédente. Quant à la littérature rythmée, l'essor du genre pathétique est significatif. Jamais depuis Klopstock et Hölderlin, qui sont les grands ancêtres de la poésie lyrique du Troisième Reich, on n'a chanté tant d'hymnes, on n'a cultivé avec autant d'amour la noblesse des termes adéquats à des idées élevées. Nous aurions tort de ne pas concéder que des œuvres comme celles de Weinheber, Billinger, M^{mes} von Le Fort et Langgässer sont nées d'une inspiration très apparentée à l'esprit national-socialiste ou identique avec lui.

Pourtant la poésie et la partie *high brow* de la prose narrative n'atteignent pas les masses, ni même l'ensemble des dirigeants du Reich, de l'armée et du parti. Le climat littéraire de l'Allemagne contemporaine nous est plutôt indiqué par la production éditrice scientifique ou vulgarisatrice. Ici, après les ouvrages sur la doctrine raciste, toujours réimprimés et complétés par de nouveaux volumes, après les écrits canoniques du Führer, de MM. Rosenberg, H. F. Günther et autres, les livres de l'actualité politique dominent le terrain. Chaque question discutée par la presse — par ordre d'en haut, cela se comprend — trouve son écho immédiat dans une foule de monographies rapidement publiées, d'autant plus si elle est en connexion avec la Guerre, celle des nerfs qui dure depuis 1933 et l'autre à laquelle nous assistons depuis septembre 1939.

Les tendances qui se font jour dans cette avalanche de gros volumes et de plaquettes méritent d'être étudiées et pesées. Tout d'abord, l'Allemagne veut rester « européenne » à sa façon. En pleine conflagration générale, elle continue à faire paraître ces *Schriftenreihen*, ces collections monstres qui sont une spécialité germanique, telles une grande Histoire universelle et une vaste Ethnologie, inaugurées par le célèbre *Bibliographisches Institut* de Leipzig. La maison éditrice *Hoffmann und Campe* présente une série *Geistiges Europa*, qui débute par trois essais, d'ailleurs remarquables, sur la civilisation française du siècle dernier : « Beethoven et Wagner dans la vie musicale parisienne », « Nietzsche et l'esprit français » et « L'Héritage d'Auguste Rodin ». Les grands éditeurs politiques, Steiniger, *Junker und Dünhaupt*, Paul List, le *Fruntsberg-Verlag*, le *Societäts-Verlag*, de Francfort-s/Mein, nous inondent de collections qui traitent des principaux pays du monde. Le ton que l'on emploie vis-à-vis de chacun d'eux permet de tirer des conclusions fort utiles. Sans qu'ils obéissent à un mot d'ordre, les auteurs respectifs ont toujours cette *Einstellung*, cette manière de voir, qui est la même chez tous les bons Allemands. Adoncques, sympathie quelque peu condescendante pour la France. La gamme va de l'enthousiasme, admis envers le Grand Siècle et les grands représentants de l'esprit français, par exemple dans le beau livre de M. Reinhold Schneider *Das Ethos Corneïllés*, en passant par le panorama amusant et secrètement ému que M. Montgomery Belgio donne de la France contemporaine jusqu'aux volumes pleins de fiel de MM. Krug v. Nidda (*Marianne* 39), Kranz (*Die Sieger nachher*) et Fleischer (*Wer regiert Frankreich?*). Toutefois, même ces journalistes malintentionnés sont obligés d'affecter de la compassion pour le brave peuple français qu'exploitent, corrompent et conduisent au champ de bataille les politiciens et les affairistes.

Tout autre, le cas de l'Angleterre. Là, il n'y a que des pièces justificatives pour motiver le verdict futur de la Providence. Un certain J. Stoye rassemble des témoignages pour prouver *So schwach ist England* (Voilà combien faible est l'Angleterre!). Le sieur Walter Schneefuss décrit les *Gefahrenzonen des Britischen Weltreichs* (Zones dangereuses de l'Empire britannique), tandis que le comte Pückler dessine les portraits — (à charge de treize *Einflussreiche Engländer* (Anglais influents), des mêmes qui sont aujourd'hui les têtes de Turcs que vise la propagande naziste. M. Abshagen flétrit *König, Lords und Gentlemen*, la classe dirigeante qui gouverne l'Empire britannique, une longue théorie de publication analyse les « points névralgiques du dit Empire, l'Irlande, la Palestine, les Indes Orientales, et nous devons faire appel à un historien distingué, M. Carl Brinkmann, pour trouver dans son *England seit 1815*, un tableau passablement fidèle de la réalité anglaise.

Comme toujours, *Blick durchs Fenster* (Regard à travers la fenêtre), un volume de M. Sieburg, l'auteur de *Comme Dieu en France* (ou, si vous préférez, de *Dieu est-il Français?*, car telle est la version que M. Grasset a donnée du titre de l'ouvrage *Wie Gott in Frankreich*), diffère des produits destinés au marché intérieur. Dans les pages en apparences dictées par l'artisme gratuit de l'écrivain et pourtant si diplomatiques, M. Sieburg tâche de se garantir, à soi-même et à l'Allemagne, le chemin du retour vers l'Occident. Cependant que d'autres, tournés vers leurs compatriotes, magnifient les amitiés du Reich, la plus ancienne avec l'Italie, la récente avec l'Espagne, — cela nous a valu une épopée extraordinaire de la *Légion Condor*, due à l'éminent écrivain qu'est M. Werner Beumelburg, — les liens encore plus vagues qui rattachent l'Allemagne aux pays balkaniques et au monde de l'Islam, enfin, la fraternité russo-germanique renouvelée.

La volte-face opérée dans ce secteur serait ahurissante si l'on ne connaissait pas la facilité avec laquelle les Allemands regroupent leurs sentiments. Pour n'en citer qu'un spécimen particulièrement édifiant, M. F. W. von Oertzen a lancé contre la *Rzeczpo spolita* un pamphlet malodorant : *Das ist Polen* (Telle est la Pologne). Le pacte de non-agression une fois conclu en 1934, il a encensé les « hommes autour de Pilsudski » dans un panegyrique *Alles oder Nichts* (Tout ou rien). Dès que le vent eut tourné, en 1939, *Das ist Polen* reparut en une nouvelle édition augmentée et nous parions que le dernier-né de cet auteur perpétuellement *up to date*, Junker (Hobereaux) tiendra prochainement compte de la migration balte. Celle-ci n'est pas encore escomptée par la littérature de cet automne.

* * *

Les innombrables livres consacrés au germanisme à l'étranger, l'*Ausland-deutschtum*, auront tous à changer d'orientation, pour que leurs milliers de pages soient réellement à la page. Car, qui aurait pu prévoir en défendant par le récit de l'histoire politique (MM. Beyer et Lohr) ou littéraire (M. Klein) la position des Allemands à l'étranger que ces *Volksgenossen* auront à vider de si tôt leurs demeures actuelles? En insistant sur le rôle germanique dans l'Est et le Sud-Est européens, les écrivains secondaires, dans leur imagination, ceux de leurs confrères qui justifient, après coup de force, le « retour » au Reich de l'Autriche (de l'*Ostmark*) et des protectorats (Bohême et Moravie). L'Anschluss a engendré plusieurs ouvrages très beaux qui rappellent les richesses artistiques des Marches orientales; il a déclenché une vague de romans viennois, reconstructions plus ou, généralement, moins authentiques de l'atmosphère *weanerisch*; enfin, il a ouvert aux bons auteurs autrichiens, peu connus dans l'Alt-

Reich, l'accès des éditeurs et du public allemands. Et ce fait n'est pas sans importance politique, car les Weinheber, Jelusich, Hohlbaum, Spunda, Henz et Brehm exercent une influence nullement méprisable sur l'opinion publique de leur pays.

Au fond, ce processus d'interaction politico-littéraire que nous observons dans l'ex-Autriche s'intègre dans cette tendance générale, didactique et communautaire qui marque toute la création spirituelle dans le Troisième Reich. Nous avons mentionné les livres de politique étrangère et d'un horizon mondial. Voici que nous touchons aux explications du passé germanique. Les synthèses que nous ont apportées les dernières années sont légion, tant pour l'histoire politique que littéraire et artistique. Toute l'honorable confrérie des professeurs, docteurs et rats d'archives est occupée à donner un nouveau sens aux événements d'accord avec la doctrine raciale. Quelques survivants de l'ère libérale, tels M. Friedrich Meinecke, osent émettre certaines réserves. Mais le gros des professionnels est furieusement naziste. D'ailleurs, ils n'ont qu'à faire quelques petites retouches et de démocrates ils deviennent nazis, sans que le texte de leurs publications en souffre particulièrement, témoin ces grands pontifes de l'histoire littéraire MM. Julius Petersen et Hans Naumann (tandis que les catholiques MM. Josef Nadler et Günther Müller étaient depuis toujours très proches de conceptions nationales-socialistes). Témoins les historiens MM. Erich Brandenburg et Fritz Hartung, qui nous offrent un exposé remanié de l'évolution de l'Empire des Hohenzollern. Témoin tous ces éloges posthumes de la maison de Brandebourg et des Chevaliers teutoniques que firent, et que font, des traditionalistes conservateurs et qui s'harmonisent à souhait avec la légende officielle hitlérienne.

Tout cela n'est pas inattendu. Nous nous arrêterons cependant à trois phénomènes, hautement curieux et à première vue paradoxaux, qui demandent à être retenus pour nous procurer une image fidèle de l'Allemagne contemporaine : ce sont la prospérité de la littérature religieuse et spécialement du livre catholique, le souci dont on gratifie, à une époque où les Muses devraient se taire, la langue, sa structure et son évolution, enfin, les préoccupations esthétiques en général, plus vives depuis longtemps en pays germanique.

Le livre religieux fleurit dans le Troisième Reich. Non seulement dans des milieux hostiles au régime, mais aussi parmi des adhérents convaincus du national-socialisme. Nous ne parlerons donc pas des Karl Barth, ni des Karl Adam, Guardini, Peter Wust et Przywara, mais d'hommes tels qu'un Johannes von Walter, qui vient de publier une magnifique *Histoire du Christianisme*, contemplée du point de vue luthérien, ou bien du fait que les maisons éditrices catholiques Herder, Kösel und Pustet, Otto Müller revendiquent une place de plus en plus importante dans les lettres et que de jeunes écrivains catholiques hautement doués, comme M. von Mechow, converti du protestantisme, ou MM. von Heiseler et Fr. Reiferscheidt, deux critiques excessivement brillants et subtils, ne ressentent dans leur for intérieur aucun conflit de conscience entre leur Foi et leur adhésion à la base idéologique du Troisième Reich. A ce propos, la lecture de *Ahnung und Aussage* (Intuition et explication) et *Ueber die Sprache* (Sur la langue) sont révélateurs. Plus révélateur nous semble pourtant le quatrième volume de l'imposante *Histoire des Papes* de Schmeidler. Nous y lisons l'histoire très complète et admirative du pontificat de Pie XI. Hélas! il n'y a dans cet exposé qu'une seule lacune, que l'auteur confesse ingénument : il n'a pas traité les rapports du Saint-Siège et du Troisième Reich, ni l'attitude du Souverain Pontife envers le racisme!

Une sorte de daltonisme s'étend à l'intérieur de l'Allemagne, où les meilleurs esprits ne distinguent plus du brun habituel les autres couleurs qui se retrouvent dans le monde extérieur, où ils

confondent leur propre vertu avec les vices de leurs gouvernants et leur propre morale, très élevée et réellement chrétienne, avec l'éthique fort différente des nazis. Ainsi, on analyse la « mise en marche de l'esprit allemand », l'*Aufbruch des deutschen Geistes*, depuis Lessing et Klopstock, comme s'il s'agissait là d'une manœuvre dont la mise au pas hitlérienne constitue l'aboutissement. On trace le portrait des « Grands poètes tragiques » ou des « Maîtres de la philosophie créatrices », comme s'ils étaient les Jean-Baptiste du Sauveur allemand de nos jours. Il convient pourtant de ne pas oublier un autre accessoire de tant de pensée et d'esthétique désintéressées. En feuilletant les splendides publications sur le Greco et Goya, sur l'art des primitifs et sur Prague, le joyau de l'art baroque, un épisode des *Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*, de Blasco Ibáñez, effleure notre souvenir : un officier supérieur allemand fait fusiller un paysan français, parce que ce dernier est si terriblement laid. Certes, une dose de décadente cruauté ne manque pas aux préoccupations esthétiques de l'Allemagne submergée par la guerre.

Car, si nous tenons à tout comprendre de l'énigmatique Allemagne de Hitler et si le contact avec sa littérature nous y aide, cette compréhension ne comporte nullement le pardon accordé aux doctrines, tout en nous disposant à l'indulgence envers tel ou tel homme d'une bonne volonté indéniable et envers une masse qui, conduite par des intellectuels séduits à leur tour, suit le mouvement, le funeste mouvement national-socialiste.

ROGER DE CRAON-POUSSY.

LECTURES

Livres — Revues — Journaux

POUR UNE NOUVELLE CHRÉTIENTÉ

Notre éminent collaborateur et ami le comte de Reynold — dont nous publierons prochainement une importante étude Qu'est-ce que l'Europe? — vient de déclarer dans une interview accordée au collaborateur de Temps Présent :

« Fribourg a pour mission, me dit-il, de développer et d'universaliser une tradition, qui est d'être le pont entre le monde latin et le monde germanique. Toute la vie de ce pays est une oscillation entre la vieille France et la vieille Allemagne. Notre cathédrale, commencée en gothique rhénan, a été achevée en style bourguignon-savoyard, mais les pierres ont été prises dans les falaises de la Sarine. C'est un symbole. La Suisse elle-même est un carrefour de routes : passages alpins et voies fluviales. Moralement, la Suisse est ce qu'elle nous apparaît physiquement : le centre de l'Europe. Et ce centre a la forme d'une croix, la croix par qui tout tient ensemble, dirait Claudel. La Suisse, qui est un très vieux pays, encore médiéval et chrétien par certains côtés, a gardé et modernisé les deux traits distinctifs de l'homme du Moyen-Age : le particularisme et l'esprit d'universalité. L'homme médiéval, rivé à son statut social, avait le sentiment qu'il appartenait encore à l'Empire — au Saint-Empire — ou à la Chrétienté. (Car la Suisse, sous les Césars, sous Charlemagne, et des Hohenstauffen aux Habsbourg, a trois fois été rattachée à cet Empire.) C'est ainsi que l'écrivain suisse — Rousseau, M^{me} de Staël et Burckhardt le prouvent — lorsqu'il s'élève au-dessus de son milieu cantonal, c'est tout de suite jusqu'à l'Europe. De Genève, de Bâle, de Fribourg, l'écrivain suisse voit

l'Europe : parce qu'il appartient à un petit pays, sans langue nationale, il n'a point la tendance de ramener l'Europe à la Suisse. D'autre part, la Suisse ne s'étant pas formée, comme la France, par un principe d'unité nationale s'imposant au particularisme des communes, mais par *agréations*, nous pouvons voir en elle une forme politique de fédéralisme en laquelle plusieurs petits Etats ou cités, afin de mieux sauvegarder leur existence, consentent à sacrifier une part de leur indépendance pour établir un pouvoir central, dirigeant et suprême. La notion fédéraliste est à l'opposé des idées centralisatrices ou totalitaires. L'idée défédéraliste est fondée sur la conception chrétienne de l'homme. N'est-ce pas là l'exemple même que l'Europe, si elle veut triompher de ses divisions, est appelée à suivre tôt ou tard?

» Nationaliste dès sa naissance, l'Europe ne possède en commun qu'une civilisation reçue d'En-Haut : le *Christianisme*. C'est pourquoi la guerre est en Europe un phénomène congénital, et qui met en danger l'unité de cette civilisation, comme l'a dit notre maître M. Bergson.

» Aujourd'hui, nous ne sommes pas en présence d'une guerre, mais d'une révolution qui fait la guerre. Les neutres eux-mêmes sont menacés. Il est possible que la Suisse soit un jour entraînée dans la guerre. Si le fléau devait s'abattre sur notre aire, nous devrions l'accepter, comme nous devons accepter aujourd'hui la paix. Avec la même gratitude, avec la même humilité, avec le même calme, avec la même foi, en prononçant le même *fiat!* Si notre destin est de vivre dans la paix tandis que les autres meurent dans la guerre, s'il est d'être épargnés cependant que les autres sont frappés, nous l'acceptons avec gratitude et humilité, en nous efforçant de nous en servir pour soulager les souffrances des autres et en nous préparant à notre travail de reconstituteurs.

» Aujourd'hui, le devoir des nations occidentales est de comprendre qu'en face de la « Révolution de l'Élémentaire », le mot d'ordre doit être : le *Christianisme*. L'idée essentielle, pour moi, c'est l'interdépendance de toutes les Révolutions. De 1789 à 1917, la Révolution a été d'Ouest en Est, en se radicalisant. Mais, en Russie, elle a rencontré l'Asie, d'où elle nous revient avec un caractère élémentaire : c'est le déchaînement des instincts. La civilisation, détachée de la morale chrétienne, réduite à l'individualisme, amène ainsi cette barbarie qu'elle veut combattre aujourd'hui. Enfin, devant un phénomène comme le National-Socialisme, qui est d'essence religieuse et non laïque, on doit reconnaître l'impuissance du rationalisme. Depuis le XVIII^e siècle, tout l'effort de la conspiration faite au nom de l'irréligion a tendu à détruire le christianisme. Et comme on n'a pas pu supprimer les besoins religieux de l'homme, en lui rendant le christianisme impossible on l'a conduit au paganisme.

» Ne recommençons pas les erreurs passées. Il ne faut pas exclure l'idée d'une *Fédération européenne*, héritière de l'Empire romain et de la Chrétienté, sous une forme contemporaine. Mais il faut que cette « Union » soit autre chose que la S. D. N. Et il n'est pas impossible d'entrevoir le jour où l'Allemagne, guérie des illusions nationales-socialistes, fera retour au christianisme. A la fin de cette guerre, je suis persuadé que nous n'entrerons pas dans des temps idéologiques, laïcs, mais dans des temps *apostoliques*... Or les temps apostoliques sont aussi des temps de lutte et de persécution, où l'Eglise prend conscience de son rôle civilisateur. Le libre arbitre existant pour la *personne* humaine, non pour les masses, dès qu'on a affaire aux grands nombres on risque de tomber dans l'animalité... C'est pourquoi nous devons nous défier des théoriciens de la vie sociale. Ces problèmes ne pourront être résolus que par une grande connaissance de l'Histoire. C'est la tâche que nous voulons nous imposer à l'Université de Fribourg : confronter les données théoriques et les données pratiques, dans le dessein de fonder une nouvelle

société chrétienne. Le catholicisme n'est pas, ne doit pas être une idéologie parmi d'autres. Des solutions chrétiennes doivent être trouvées : au Portugal, Salazar vient de nous en offrir une. »

« L'universalité catholique est un édifice fondé sur une grande compréhension des peuples, de leur mission. Elle évite l'uniformité. Elle est totalement contraire à l'esprit unificateur, abstrait, de la Révolution. A cet édifice chaque peuple apporte sa pierre. Ainsi notre tradition suisse n'est pas la tradition française. Nous sommes des montagnards : notre spiritualisme a une base terrienne, fondamentale. Avec tous les autres peuples, nous devons nous efforcer de sortir de nous-mêmes pour fonder une Chrétienté nouvelle, qui seule peut assurer la paix de l'Europe. »

Voici, d'autre part, la très belle lettre que le comte de Reynold vient d'adresser aux Nouvelles Littéraires :

Je suis citoyen suisse mais écrivain français. Et plus encore qu'écrivain français. Je vous écris cette lettre dans une haute et vieille demeure, profondément et solidement fondée en terre suisse et fribourgeoise, mais où tout me rappelle la France, où la France est constamment présente autour de moi, où j'ai l'impression qu'elle se penche par-dessus mon épaule dès que je m'assieds à ma table de travail. Durant près de trois siècles, sans interruption, la famille dont je porte le nom a servi la France et ses rois sur tous les champs de bataille de votre histoire, a mêlé son sang au sang français. Sans doute, ma patrie suisse reste la première aimée et sera toujours servie la première, comme elle doit l'être et comme elle veut l'être, selon la hiérarchie des sentiments et des devoirs. Après elle, il n'est aucun pays qui me soit aussi cher, aussi proche que la France, patrie de ma langue, de ma culture et de mon esprit. Pour d'autres nations, d'autres peuples, je puis éprouver de la curiosité, de l'intérêt, des sympathies vives et profondes : toujours après la Suisse, nulle nation ne peut prétendre à faire partie de mon être intime comme la France. Vous pourrez sans doute trouver impertinent que j'ose ainsi parler de moi, à cette heure. C'est que le moi parle dès qu'on le touche, et qu'il répond à ce qu'il aime. Il me serait facile de reprendre l'une après l'autre toutes les questions que vous posez et d'inscrire sous chacune une longue réponse. Pourtant, je m'en abstiendrai. Je m'en abstiendrai pour vous apporter la dernière explication, qui est affective. Vous me demandez, en somme, pourquoi j'aime la France; je vous répondrai en plagiant Montaigne : parce que c'est elle et parce que c'est moi.

Quant à ma position spirituelle dans le conflit, elle est simple et claire. De quoi s'agit-il, eût dit votre grand Foch! Il s'agit de défendre la civilisation européenne et son âme, le christianisme. De toutes mes faibles forces, avec ceux qui les défendent, je les défendrai.

Pour l'achat de vos

Tissus Lodens Imperméables

nous vous recommandons la maison

T. DEVAUX

25, rue Bériveau, VERVIERS

Spécialités : de noir invérissable pour religieux et d'articles pour congrégations, pensionnats, ligues, scouts, etc.

Aussi filatures de cardés en tous genres depuis 1869.

Echantillon et visite sur simple demande

Ch. Le Jeune Limited

SOCIÉTÉ ANONYME

TOUTES ASSURANCES

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

BUREAUX :
17, rue d'Arenberg
ANVERS



Un baptême chic est toujours signé **NEUHAUS**

Présentation et qualité incomparables

23-25-27, Galerie de la Reine, Bruxelles - Téléphone 12.63.59



Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres

la quercine
s. a.

188, chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

*Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —
Isolation thermique et acoustique
Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino*

LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE - FEBRIFUGE - TONIQUE

**MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIO-
DIQUES - SURMENAGE - GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES**

L'efficacité toute spéciale de l'anti-
douleur "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la "synergie
des composants", c'est-à-dire
l'exaltation des propriétés parti-
culières de chacun des ingrédients
par leur association mutuelle.
Grâce à elle chacun d'eux ap-
porte à l'ensemble son effica-
cité propre et pleine tout en n'y
figurant qu'en dose très réduite
d'où toxicité nulle, tolérance par-
faite, absence de toute réaction
secondaire désagréable. Les cal-
mants exercent souvent
un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circula-
toire, et provoquent de
la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas
pour l'antidouleur "LA CROIX
BLANCHE", qui compte aussi par-
mi ses ingrédients un élément
tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence dépri-
mante des éléments calmants de
l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLAN-
CHE", a maintenant plus de 35
ans d'existence. Grâce à ses
qualités réelles il a su conquérir
la confiance des malades et
s'imposer dans la majeure
partie du monde civilisé. Quiconque en a fait
l'essai, continue à en faire
son calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agrée par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



Avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée
Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Filature Schillings

Société Anonyme — **DOLHAIN**, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages
de dame

Pelotes et Écheveaux — Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusque 2/40 m/m

S. A. FILATURES et TISSAGES

GOOSSENS Frères

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

PAPER-LINED BAGS

Spécialité de SACS pour SCORIES, CEMENTS, etc.

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS
49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 158.20 (2 lignes)

ANVERS
16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD

Etablissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres. — Inclus nappes pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie, draps, essuies, toilettes, nappes, serviettes pour couvents et institutions.

COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS PONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton

Fils fantaisies pour la robe

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique :
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écrus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Etoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines



MONTRES
en tous genres

Vente exclusive
en gros

Marques
COD-REGI
et qualité courante
Réveils **SWIZA**
Bracelets pour
montres - Médailles
religieuses en or

J. LATRUFFE 162, rue de Laeken
18, rue des Commerçants
Téléphone 17.15.02
BRUXELLES



Le
Yachting

61, rue du Pige
Marchienne-
au-Pont

Tél.
147.44 Charl.

Construction
d'embarcations de course et de plaisance. - Kayak - Canoë -
Voiliers olympiques - Runabout - Croisier

FABRIQUE DE SKY

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire
Téléphone : 33.60.61

MACHINES A COUDRE

**AN
KER
E
R**

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés reli-
gieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

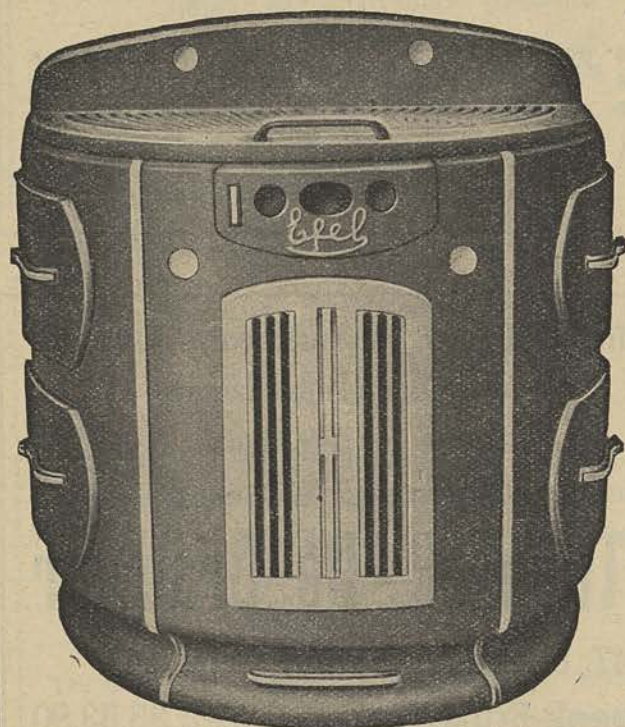
J. VERHAEGHE 89, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 **GAND**

Une réalisation merveilleuse des **FONDERIES DU LION**

FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

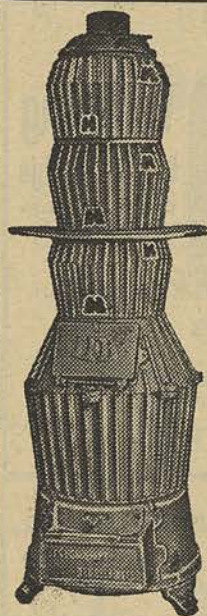
Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



- Poêles Parisiens
- Poêles Flamands
- Poêles Crapauds
- Poêles Triangulaires
- Cuisinières
- Poêles Buffet
- Foyers
- Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre



FOBRUX 236



Les Fonderies
Bruxelloises, s.a.
HAREN-lez-BRUXELLES

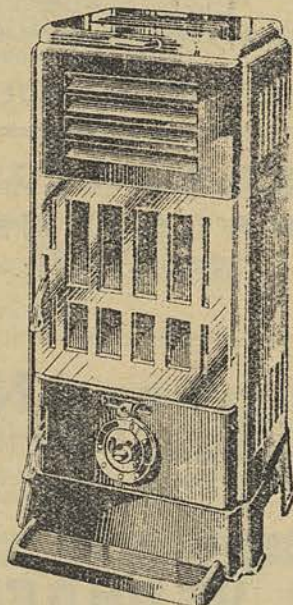
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles GRANUM brûlent les petits anthracites de 10/20 avec le maximum de rendement.



Poêles,
Foyers,
Cuisinières.



GRANUM 1668

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :
Anvers 662

Adresse télégr. :
WINSTALLE

BON AROME

MAZA

Cafés extras

V^o JEAN WELTER & Fils

Usines et Bureaux :

155-159, rue de Plainevaux - SERAING

Tél. Liège 302.11

POÊLES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

SAVONNERIE
PARFUMERIE

COXIA

Société de Personnes à responsabilité limitée.

RUE BEAU-MUR, 53, LIEGE

Téléphone : Liège 277.79 — Chèque postal n° 176.93.

Télégr. : Coxia-Liège. — Reg. comm. Liège : 172.78.

SAVONS DE TOILETTE
SAVONS DE MÉNAGE
SAVONS INDUSTRIELS

EAUX DE COLOGNE
EXTRAITS - LOTIONS
POUDRES DE RIZ, etc.

COXIA se recommande tout particulièrement pour son savon en poudre qu'il fournit à de nombreuses institutions religieuses. Spécialité de sticks pour la barbe.

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Spécialité de Beurre des meilleures Laiteries

Lards et Jambons des Flandres

GROS

Salaisons de 1^{er} choix

GROS

R. Tilburck - De Brauwer

147, chaussée Saint-Pierre, 147

Etterbeek-Bruxelles

Tél. 33.53.90

Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1

ANTWERPEN

Ruwe koffie
Rijst
Meelwaren
Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus
Riz

Féculeux
Épices

*Importation directe
Meilleures conditions*

DISTILLERIE D'ESSENCES DE FRUITS

Colorants inoffensifs - Importation de gomme
du Soudan - Toutes matières premières
pour Confiseries et Limonaderies

CO-DU-SA

Société Anonyme

Comptoir du Soudan

385, rue des Palais — Outre-Ponts — BRUXELLES

Téléphone : 26.27.15

“ LE BON CAFÉ ”

Société Anonyme

CAFÉS CRUS

IMPORTATION DIRECTE

44, Meir, ANVERS

Téléphone :
281.48

Adresse télégraphique :
Boncafé-Anvers

Comptoir Commercial

Louis Van Reeth, S. A.

22-24, rue Vénus

A N V E R S

CAFES CRUS — MIELS

Tél. 399.53

Consignation de Cafés du Congo Belge

Maison BELLEFROID Frères

FONDÉE EN 1750

VICTOR de BELLEFROID, Successeur

24, RUE DE LA GOFFE, LIÉGE

Compte chèques postaux 342.455
Registre du commerce LIÉGE 398

Téléphones : Bureaux : 115.79
Privé : 283.46
Sart : 110

Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 269.26

Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus

IMPORTATION
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,

du Congo belge, des Indes orientales

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU **SIROP!**

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

3 QUALITÉS

Sirop mélangé, marque POMONA
Sirop purs fruits, poires et pommes
Gelée de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

Confiterie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

CHARBONNAGES DE
Gosson-La Haye & Horloz Réunis
S. A. A TILLEUR LEZ-LIÈGE



Charbons de première qualité — O. B. C. pour usages domestiques et industriels

Si vous ne traitez pas directement avec notre Société

EXIGEZ de vos fournisseurs les

ANTHRACITES-GOSSON

qui vous donneront la plus complète satisfaction

Téléphone : Liège 30860 (2 lignes) - Livraisons rapides et soignées

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialités pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE
1236

G. Mayan - Malevé
Namur, 46, rue Henri Lemaître

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES
COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

SOCIÉTÉ ANONYME DES
Charbonnages de Bonne-Fin

Rue de Hesbaye, 8, LIÈGE

Tél. : 110.46-243.73

Adr. télégr. : Charbonnages Bonne-Fin, Liège. C. C. P. : 48.340

CHARBONS

Anthracites — Industriels et domestiques pour tous usages

Houilles et Gailletteries — Galletins 50/80 mm. — Têtes de moineaux lavées. — Braisettes lavées 20/30 mm. — Braisettes lavées 10/20 mm. Grains lavés 6/10 mm. — Fines lavées 0/6 mm. — Criblé — Tout-venant Menu graineux.

Charbons anthracites de première qualité pour feux continus et chauffage central.

Grains 6/10 spéciaux pour chauffage central.

Depuis 1876

ON ACHÈTE

LES FINS CAFÉS

TORRÉFIÉS

« AROME RÉPUTÉ DES FLANDRES »

CHEZ :

J. VAN DEN BERGHE

ROULERS, 11, rue du Nord Tél. : 472

TOUS LES CHARBONS

des meilleures mines belges

ANTHRACITES-COKES-BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS

Tél. 223.05

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

O. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

CIDRERIE STIMART

Tél. Huy 692 TIHANGE (HUY) Fondée en 1919

CIDRE MOUSSEUX PUR JUS DE POMMES

DEMI-SEO

Garanti à l'analyse

SEO



Chocolaterie — Confiserie

FINE

Nouvelles Usines

ETNA

217, rue Victor Rauter

BRUXELLES

Téléphone 21.61.19

Fabrique de Massepain

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les

LANGUES VIVANTES

mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Etienne et Jean VAN OOST

Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18

COURTRAI

Chèques postaux : 372.543. — Téléphone : 63.

Serges, volles, camelots, draps, cotons divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.

Sur référence de la présente annonce, il sera accordé un escompte de 2 % sur les commandes.



Pluie, rhumes ?
Pourquoi désormais les
craindre, puisque les

Poudres Merveilleuses de la
CROIX ROSE

de la PHARMACIE DEPOORTERE St.-Nicolas-Waes

vous défendent et calment instantanément
maux de tête, toux et grippe !...

8 poudres 4 fr.
25 " 10 fr.

En vente dans toutes les
pharmacies ou directe-
ment à l'adresse indiquée.



ESSAYEZ-EN UNE, VOUS M'EN VOUDREZ PLUS D'AUTRES.

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1876

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT

Téléphones : 179.54 et 179.14.

Spécialités en gros

Dépôts et Monopoles

Produits chimiques et cachets. — Tous sérums. — Tous vaccins,
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires.

Comptoir de

SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

Pudding Powders " Deliss "

Goût : Vanille, Chocolat, Amande, etc., pour Crèmes
et Pâtisseries.

DÉJEUNER-DELISSINE INSTANTANÉ —

fortifiant spécialement recommandé aux enfants, convalescents
et personnes surmenées.

QUALITÉ SUPÉRIEURE. — PRIX TRÈS INTÉRESSANTS

Demandez ÉCHANTILLONS et TARIF

Établ. Marc Van de Castele

à HÉRINNES-LEZ-PEQ (Hainaut) Téléphone : Pecq 212

PRODUITS chimiques purs pour Laboratoires
pharmaceutiques pour Infirmeries

Boîtes de secours pour Entrepreneurs et Industriels. —

Parfumerie — Articles sanitaires — Herboristerie



PHARMACIE du NORD

Pharmacie : M^{me} HOFMANS

RUE MAGHIN, 11

LIÈGE

Téléphone 233.26

3B

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



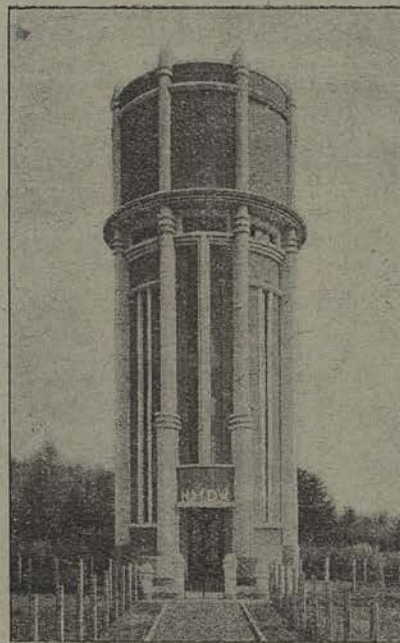
**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

ENTREPRISES GÉNÉRALES

Maurice Lemaine

TRAVAUX INDUSTRIELS, PUBLICS ET PRIVÉS

Béton armé - Maçonneries
Parachèvements - Silos à fourrages



**ABRIS CONTRE
GAZ
et
BOMBARDEMENTS**

Spécialité de maçonneries
réfractaires pour fours
industriels et chaudières

Nombreuses références

130-132
avenue de Schaerbeek
VILVORDE

Tél. 51.02.43

Château d'Eau de Notre-Dame-au-Bois 1938

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349.09 Télégr. : STEAROIL

**HUILES et GRAISSES
animales et végétales comestibles**

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya
— Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de
viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue
médicinale et vétérinaire.

Savonnerie Brevetée Émile Dufrasne

“ LE BRILLANT ”

SAVON MOU DE TOUT PREMIER ORDRE

Exclusivement fabriqué avec des huiles végétales pures

Spécialement étudié pour la lessive et les nettoyages
des instituts, pensionnats, etc.

Un désinfectant par excellence
et essentiellement naturel

Tél. 856 Mons — SAVONNERIE EM. DUFRASNE, à Mons
42, rue de Bertaimont